Illinois U Library

NUMÉRO 62

8 JUILLET 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE
SAINT-GEORGES
Directrice : MARY MORGAN

ANDRÉ LUGUET
CLAUDE GÉNIA
PIERRE JOURDAN

LA MARIÉE EST TROP BELLE...

Comédie de MICHEL DURAN
Mise en scène de ROLAND PIETRI
AVEC
GASTON SÉVERIN
NICOLE VERVIL
SYLVIE FÉVRIER
AVEC
CLAUDE NICOT
ET
CATHERINE FONTENEY

51, RUE S'GEORGES
MÉTRO S'GEORGES
Le décor est exécuté par GUY DE BELLET
Les robes sont de JACQUES GRIFFE
RELACHE JEUDI
TRUDAINE 63-47

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Gilbert. Martine.

Martine. Bernard.

Martine. Bernard. Christian.

1 GILBERT. — *Prière de ne pas comparer une colline avec le mont Blanc, s'il vous plaît.*
MARTINE. — *Une colline est pleine d'herbes, de fleurs, d'oiseaux. Le mont Blanc n'a à m'offrir que neige et solitude.* (ACTE PREMIER.)

2 BERNARD. — *S'il veut vous garder, c'est bien simple, je vous enlève.* (ACTE PREMIER.)

3 MARTINE, présentant. — *M. Chantaume. Mon mari.*
CHRISTIAN. — *Enchanté. Vous êtes parent des Chantaume d'Elbeuf ?*
BERNARD. — *Je suis son fils Bernard.*
(ACTE PREMIER.)

4 CHRISTIAN. — *Tiens, je t'ai acheté ça en passant rue de la Paix.* (ACTE PREMIER.)

5 GILBERT. — *Alors, c'est bien décidé ? Tu fais le saut aujourd'hui ? Le saut et la sotte. C'est irrévocable ? Irrévocable et irréparable ? Pauvre, pauvre Martine...* (ACTE II.)

Christian. Martine.

Martine. Gilbert.

LA MARIÉE EST TROP BELLE

Comédie en trois actes

de Michel DURAN

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 28 avril 1950, au Théâtre Saint-Georges, dans une mise en scène de ROLAND PIETRI.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by Michel DURAN.

Supplément au N° 247 de « France-Illustration-Le Monde Illustre »

PERSONNAGES :

Christian Villemont	*André LUGUET*
Bernard Chantaume	*Pierre JOURDAN*
Gilbert Vallot	*Claude NICOT*
Dr Villemont	*Gaston SÉVERIN*
Battandier	*Georges HUCHET*
Martine	*Claude GÉNIA*
Mme Decluze	*Catherine FONTENEY*
Eliane Labrousse	*Nicole VERVIL*
Aurélie	*Sylvie FÉVRIER*

ACTE PREMIER

Un salon avec ses portes sur l'antichambre, la salle à manger et, probablement, la chambre. Ameublement de goût et de prix. C'est après le déjeuner. On a déjà pris le café. Mme Decluze et le Docteur Villemont sont assis pendant que Gilbert marche de long en large. Un silence.

GILBERT. — J'y pense : elle a déjeuné avec Eliane.

Mme DECLUZE. — Elle ne la voit plus depuis deux ans.

GILBERT. — Raison de plus. Elles ont un tas de choses à se raconter !

DOCTEUR VILLEMONT. — Pourquoi Martine aurait-elle justement rencontré Eliane aujourd'hui ?

GILBERT. — Pourquoi n'est-elle pas rentrée déjeuner ? Il fallait une circonstance exceptionnelle. Imprévue, mais alléchante. Or Eliane, je le sais, fait également partie du Racing. Elles se seront vues, elles auront joué ensemble, bavardé, elles seront parties bras dessus, bras dessous...

Mme DECLUZE. — Ça ne l'aurait pas empêchée de téléphoner.

GILBERT. — Tu tiens toujours pour l'accident?

Mme DECLUZE. — Accident ou incident. En tout cas, si elle rentre saine et sauve, elle aura affaire à moi. On n'a pas idée de nous mettre dans des inquiétudes pareilles !

DOCTEUR VILLEMONT. — Martine est majeure, c'est une jeune femme moderne. Nous faisons un drame pour peu de chose !

GILBERT, *qui composait un numéro de téléphone, se retournant.* — Je vous demande bien pardon. C'est le jour de la semaine où vous venez tous les deux déjeuner à la maison. Elle se devrait d'être là, ou alors donner une excuse valable. Si elle n'est pas en ce moment dans une clinique ou une pharmacie, elle est dans son tort. Victime ou coupable, voilà le dilemme... *(Au téléphone :)* « Allô !... allô !... le restaurant du Racing ?... C'est vous, Léon ?... Dites-moi, avez-vous vu Mme Villemont ce matin ?... A-t-elle déjeuné chez vous ? Ah !... Avec qui a-t-elle pris l'apéritif ?... M. Chantaume et M. Lemoine. Et Mlle Dedon... Merci... » *(Il raccroche.)* Elle a joué au tennis en mixte jusqu'à midi... Elle a pris un verre avec ses partenaires... Le barman n'en sait pas plus...

DOCTEUR VILLEMONT. — Je t'ai entendu prononcer le nom de Chantaume. C'est un Chantaume d'Elbeuf ?

GILBERT. — Un des fils.

DOCTEUR VILLEMONT. — Celui qui dirige l'affaire de Paris ?

GILBERT. — Non.

DOCTEUR VILLEMONT. — Le chimiste ?

GILBERT. — Non, celui qui ne fait rien, l'homme du monde.

Mme DECLUZE. — Martine fréquente beaucoup trop de désœuvrés depuis quelque temps.

GILBERT. — Chacun vit en circuit fermé : les

joueurs avec les joueurs, les artistes avec les artistes, les bourgeois avec les bourgeois, les amateurs de soldats de plomb avec les amateurs de soldats de plomb...

Mme Decluze. — En tout cas tu devrais parler sérieusement à Martine.

Gilbert. — Ah ! non, j'ai déjà essayé, elle m'a envoyé au bain ! Je n'ai aucune influence sur elle. C'est à toi, sa mère, de lui dire deux mots bien sentis. Il faut lui rappeler qu'elle a un foyer, un mari, des obligations. Depuis quelque temps elle n'en fait qu'à sa tête, rentre et sort quand elle veut, sans donner d'explications. Et aujourd'hui elle passe la mesure !

Docteur Villemont, *qui a consulté sa montre.* — 3 heures ! Sapristi, je ne vais pas pouvoir attendre plus longtemps.

Mme Decluze. — Et elle devait rentrer déjeuner à midi et demie ! Ça devient inquiétant.

Docteur Villemont. — Je commence à le reconnaître.

Gilbert. — Je téléphone aux hôpitaux ?

Mme Decluze. — Non, non. Christian a bien recommandé de ne rien faire sans le consulter. Pas d'affolement inutile, a-t-il dit.

Docteur Villemont. — Ah ! celui-là, il ne s'inquiète pas comme nous. Il est parti à son bureau après le déjeuner, comme si rien ne s'était passé d'anormal.

Mme Decluze. — Christian a un sang-froid merveilleux.

Gilbert. — Et puis il avait des rendez-vous importants. Un chef d'industrie ne peut pas faire dépendre son activité des caprices d'une femme.

Docteur Villemont. — Et s'il était arrivé un accident à Martine ? J'espère que Christian consentirait à faire passer ses rendez-vous d'affaires après son inquiétude de mari !

On entend une porte qui se ferme. Ils sursautent tous.

Mme Decluze. — La voilà !

Docteur Villemont. — Ah ! ça va mieux.

Gilbert. — Qu'est-ce qu'elle va prendre !

Ils se taisent tous un moment, guettant la porte, s'attendant à la voir s'ouvrir. On entend parler indistinctement dans l'antichambre, puis une porte se ferme et c'est le silence.

Mme Decluze. — Eh bien, elle n'entre pas ?

Gilbert. — Bizarre.

Enfin, la porte s'ouvre.

Mme Decluze. — Ah ! tout de même !

Mais c'est Aurélie, la femme de chambre, qui entre.

Aurélie. — Madame demande à M. Gilbert de venir dans sa chambre.

Gilbert, *avec un petit étonnement.* — Bon.

Pendant qu'il sort, le docteur Villemont questionne aussitôt Aurélie.

Docteur Villemont. — Il n'est rien arrivé à Madame ?

Aurélie. — Je ne crois pas.

Mme Decluze. — Vous lui avez dit que nous étions là ?

Aurélie. — Oui, madame.

Mme Decluze. — Et elle est allée dans sa chambre au lieu de venir ici ? Curieux, vous ne trouvez pas, Edouard ?

Docteur Villemont. — Mais non, mais non. Elle est vite passée dans sa chambre pour se faire une beauté avant de venir nous embrasser.

Mme Decluze congédie d'un signe Aurélie qui sort aussitôt.

Mme Decluze. — Et vous trouvez cette convocation de Gilbert très naturelle aussi ?

Docteur Villemont. — Gilbert est son cousin.

Mme Decluze. — Je suis sa mère, elle aurait pu penser à me rassurer d'abord.

Docteur Villemont. — Vous êtes sa mère et elle vous adore, mais au fond elle a un peu peur de vous. Vous la traitez toujours en petite fille, vous ne manquez jamais de la critiquer.

Mme Decluze. — Il faudra peut-être la complimenter pour la jolie façon dont elle nous a posé un lapin pour déjeuner !

Docteur Villemont. — Attendez, elle va vous expliquer.

Mme Decluze. — J'y compte bien. Je trouve même qu'elle tarde trop. *(Gilbert revient. Aussitôt, Mme Decluze va à lui :)* Eh bien ?

Gilbert. — C'est moi qui avais deviné : elle a déjeuné avec Éliane.

Docteur Villemont. — Tout simplement. Et nous qui faisions déjà un drame, qui imaginions des catastrophes. Tout est pour le mieux !

Mme Decluze. — Ainsi, c'est pour déjeuner avec une amie avec laquelle elle était brouillée qu'elle nous a lâchés sans même prévenir !

Gilbert. — Il paraît que le téléphone ne marche pas. Martine a essayé plusieurs fois d'appeler.

Mme Decluze. — Mais pourquoi n'est-elle pas venue s'excuser aussitôt arrivée ?

Gilbert. — Elle avait peur de se faire mal recevoir. Elle m'a fait demander pour savoir quelle était la température, quelle avait été la réaction de Christian, si vous n'étiez pas en colère, etc. D'ailleurs, la voilà.

Martine entre. Aussitôt elle attaque avant d'être attaquée par sa mère.

Martine. — Ah ! non, je t'en prie, maman, pas de scène. Je suis une grande coupable, c'est entendu. Je vous présente à tous les trois mes excuses, je vous demande humblement pardon, je ne recommencerai plus. Mais Gilbert a dû déjà vous dire que ce n'était pas entièrement de ma faute. J'ai essayé en vain de vous téléphoner et ça ne répondait pas.

Mme Decluze. — Étrange. On a appelé Christian plusieurs fois pendant le déjeuner.

Martine. — Justement, ce n'était pas libre.

Mme Decluze. — Tu te décourages bien facilement.

Martine paraît interloquée, mais Gilbert semble venir à son secours.

Gilbert. — C'est le téléphone du restaurant qui était détraqué, pas celui d'ici. C'est bien ça, Martine ?

MARTINE. — Oui. La ligne était en dérangement.

DOCTEUR VILLEMONT. — Ma petite Martine, je ne veux pas te faire une scène comme ta mère en a fermement l'intention, mais tu aurais pu nous rassurer d'une autre manière... par exemple en nous faisant porter un billet par un chasseur...

GILBERT, *intervenant encore.* — Madame a déjeuné à la campagne...

Mme DECLUZE. — Où ?

MARTINE. — Près de Versailles... sur une petite route... je saurais t'y conduire, mais te dire le nom !...

Mme DECLUZE. — Et vous vous êtes réconciliées comme ça, tout simplement ?

MARTINE. — Oh ! nous n'étions pas absolument fâchées...

GILBERT. — Mais non : brouilles de femmes, racontars et boniments ; dès qu'elles se sont rencontrées, il y a eu un moment de gêne et, hop ! elles se sont sauté au cou. Je vois ça d'ici.

Mme DECLUZE. — Pardon, Gilbert, ce n'est pas toi que j'interroge, mais ma fille.

MARTINE. — Ça s'est passé exactement comme Gilbert te dit.

Mme DECLUZE. — Peut-être. Mais j'aimerais mieux t'entendre parler que lui. Car, parmi les nombreux défauts dont, hélas ! je n'ai pu te corriger, tu as une qualité indiscutable : la franchise.

MARTINE. — Mais je dis la vérité.

Mme DECLUZE. — Tu le jurerais ?

MARTINE, *se mettant en colère.* — Et puis, quoi encore ? En voilà des histoires parce que je ne suis pas rentrée déjeuner. Je suis majeure, maman. Et mariée, par-dessus le marché. Si quelqu'un a le droit de me faire des scènes, de me poser des questions, c'est mon mari. Or je ne vois pas Christian. Je me doute que mon absence ne lui a pas coupé l'appétit et qu'il est retourné à ses affaires sans inquiétude.

DOCTEUR VILLEMONT. — Ça, c'est vrai. Ton mari était le moins soucieux de nous tous. C'était lui qui calmait nos appréhensions. Mon fils a toujours eu des réflexes imprévisibles. C'est un animal à sang-froid.

GILBERT. — Calme et décision, c'est tout Christian.

MARTINE, *à sa mère.* — Tu vois, maman, que tu as tort de faire un drame.

Mme DECLUZE. — Et vous étiez seulement toutes les deux à ce déjeuner ?

MARTINE. — Évidemment.

DOCTEUR VILLEMONT. — Allons, ma bonne Pauline, n'obligez pas votre fille à vous dire de vous mêler de ce qui vous regarde.

Mme DECLUZE. — Oh ! vous, naturellement, vous allez prendre parti pour elle !

GILBERT. — Pour moi, la question est réglée.

Mme DECLUZE. — Tout à l'heure tu étais le plus monté contre elle, et te voilà déjà calmé ?

GILBERT. — Oh ! mais pardon, je crois Martine, mais je ne l'excuse pas. Elle aurait pu se réconcilier un autre jour, ou se réconcilier sans aller pour cela déjeuner à la campagne, dans un restaurant dont le téléphone est détraqué. Ça fait beaucoup trop d'avatars et de coïncidences. D'ailleurs, j'ai toujours pensée qu'Eliane est une petite garce et que c'est elle qui a insisté pour l'emmener. Elle faisait d'une pierre deux coups ! Réconciliation et scène de ménage, une vacherie avec un joli geste.

Mme DECLUZE. — En résumé, Eliane est une rosse et ma fille est une sotte. C'est fort possible, après tout.

DOCTEUR VILLEMONT. — Mes enfants, je vous demande la permission de me retirer. J'ai quelques malades à aller voir... Ma petite Martine, je t'en veux tout de même de m'avoir privé de ta présence pendant tout ce déjeuner...

MARTINE. — Je vous demande encore pardon...

DOCTEUR VILLEMONT. — A une condition alors. Ton mari a un déjeuner d'affaires après-demain. Je t'emmène au restaurant.

MARTINE. — Oh ! je suis navrée... mais je me suis déjà engagée. Mais venez dîner quand vous voudrez.

DOCTEUR VILLEMONT. — Une invitation aussi vague, c'est comme si tu disais : ne venez pas.

MARTINE. — Eh bien, mardi soir, alors, ça va ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Entendu.

Martine a raccompagné le docteur Villemont à la porte en échangeant ces dernières répliques.

Mme DECLUZE. — Je m'en vais, moi aussi.

MARTINE. — Oh ! déjà.

Mme DECLUZE. — Oui. J'ai promis de passer voir Mme Lafont. Tu ne veux pas venir avec moi ?

MARTINE. — Oh ! tu sais... cette chère Mme Lafont...

Mme DECLUZE. — Tu as raison, c'est une raseuse. Mais je suis d'une génération qui garde encore un minimum d'éducation. *(Au docteur Villemont qui est déjà sorti :)* Attendez-moi, je descends avec vous. *(A Martine :)* Bonsoir, toi.

MARTINE. — Au revoir, maman. Et encore toutes mes excuses.

Mme DECLUZE. — Tu devrais téléphoner à ton mari. Je suis sûre que ça lui fera plaisir. D'ailleurs je veux avoir une petite conversation avec toi un de ces jours.

MARTINE, *riant.* — C'est-à-dire que tu comptes me dire des choses désagréables.

Mme DECLUZE. — Ça ne te fera pas de mal. Tu vas un peu trop aux conférences littéraires, tu cours trop les thés et les répétitions générales. Et je sens qu'avec Eliane ça ne fera que s'aggraver. Aussi, ma fille, il faut que je te dise...

MARTINE, *riant.* — Je t'en prie, maman, garde ça pour la petite conversation...

Mme DECLUZE, *riant à son tour.* — Tu ne perds rien pour attendre !

MARTINE. — Je t'adore, maman ! *(Elle l'embrasse.)* Je t'accompagne.

Mme DECLUZE. — C'est ça. Ferme bien la porte sur moi, pour être certaine que je ne vais pas revenir.

Elles sortent en riant. Gilbert a déjà commencé à composer un numéro.

GILBERT, *au téléphone.* — « Allô !... la maison Villemont, soieries en gros ?... Je voudrais parler à M. Villemont... de la part de M. Vallot... Merci... Allô... C'est toi, Christian ?... Ici Gilbert... Tu es

pressé ? Ce ne sera pas long, je tiens seulement à te rassurer : Martine est rentrée saine et sauve. Ben oui, je te téléphone pour ça... ne m'engueule pas, je croyais te faire plaisir... Enfin, tout de même, elle aurait pu avoir un accident... Ben non, elle ne l'a pas eu... *(Subitement, il s'énerve.)* Ça n'en est pas plus rassurant pour ça d'ailleurs... *(Redevenu calme :)* Ecoute... permets-moi de te donner un conseil. Opportun et salutaire. Salutaire, mais tangent... Allô ! allô !... »

Il s'aperçoit que Christian a déjà raccroché, il racccroche à son tour. Martine revient.

MARTINE. — Ouf !

Aussitôt, Gilbert, qui a dû baisser pavillon devant Christian, retrouve toute sa colère pour la diriger contre Martine.

GILBERT. — Non, pas ouf ! Je viens de téléphoner à Christian, il est furieux. Il trouve ta conduite inqualifiable. Quand je lui ai dit que tu avais déjeuné avec Eliane, il a trouvé ça incroyable.

MARTINE. — Tu mens !

GILBERT. — En tout cas ton alibi est d'une faiblesse enfantine.

MARTINE. — Tu n'avais qu'à en trouver un autre. Est-ce ma faute si ton imagination est aussi limitée ?

GILBERT. — Tu arrives avec trois heures de retard, tu passes en coup de vent dans ta chambre, tu me fais demander par Aurélie et, à brûle-pourpoint, tu me dis : « Trouve-moi un alibi. Je t'expliquerai plus tard. Mais sauve-moi des questions de maman. » Que veux-tu, j'ai dit ce qui se présentait à mon esprit. C'est une idée que j'avais déjà émise avant ton arrivée, j'ai sauté dessus.

MARTINE. — Et maman n'a pas coupé là-dedans, c'est clair. La petite conversation qu'elle m'annonce va être un interrogatoire en règle ; comment me tirerai-je de là !

GILBERT. — C'est bien fait !

MARTINE. — Tu aurais pu trouver autre chose.

GILBERT. — Si tu n'es pas contente de mes services, mens toi-même.

MARTINE. — Tu sais bien que j'en suis incapable. Tandis que pour toi, qui as été un peu avocat, le mensonge est une qualité professionnelle.

GILBERT. — J'ai renoncé à plaider justement parce que j'étais de trop bonne foi. J'attrapais le maximum pour tous mes clients.

MARTINE. — Tu l'as obtenu pour moi aussi. Il va falloir que je me réconcilie avec cette peste d'Eliane que je déteste !

GILBERT. — C'était pourtant bien simple d'éviter ça : en rentrant déjeuner au lieu d'aller faire du charme et subir les plaisanteries graveleuses de Lemoine.

MARTINE. — Idiot !

GILBERT. — Si j'ai consenti à t'aider pour éviter une scène, tu vas me promettre de ne plus revoir ce type-là, ou je dis tout à Christian. Et je te prie de croire que Lemoine le sentira passer.

MARTINE. — Je me moque de ce Lemoine, je le trouve stupide, rasta et sans aucune espèce de charme.

GILBERT. — Vraiment ? Alors, avec qui sors-tu ? Qui t'emmène au concert ? Qui te sort au théâtre quand Christian part à Lyon pour ses affaires ? Avec qui as-tu déjeuné aujourd'hui ?

MARTINE. — Avec Bernard.

GILBERT. — Bernard Chantaume ?

MARTINE. — Oui.

GILBERT. — Et tu l'appelles par son petit nom ?

MARTINE. — Oui.

GILBERT. — Oh ! mais pardon, c'est sérieux, ça. Avec Lemoine, je fermais les yeux, je me disais : elle s'amuse à le faire marcher. Elle veut mettre capot le séducteur, aiguiser peut-être la jalousie de Christian. Mais Bernard Chantaume c'est un type très bien.

MARTINE. — Je ne te le fais pas dire.

GILBERT. — Très bien. Entendons-nous. Par rapport à l'autre. Mais à côté de ton mari, c'est un tout petit.

MARTINE. — Ne parlons pas de Christian, veux-tu.

GILBERT. — C'est le moment, au contraire. Je tiens à mettre les choses au point. Confident, mais pas complice. Je ne marche plus. Je me retire du jeu, ne compte plus sur moi. Le rayon aux alibis est fermé.

MARTINE. — Je n'en aurai peut-être plus besoin.

GILBERT. — Hein ?

MARTINE. — Mon pauvre Gigi, tu n'as aucune psychologie. Alors tu t'imagines que je sors avec quelqu'un pour faire la coquette, que je vois un homme pour flirter, que je me compromets pour exciter la jalousie de mon mari... Mais j'ai horreur du flirt, de la coquetterie et du mensonge !

GILBERT. — Pardon, pardon, tu n'as pas horreur du mensonge, tu ne sais pas mentir. Cela n'est pas tout à fait la même chose.

MARTINE. — En tout cas si je sors avec Bernard, c'est qu'un sentiment plus sérieux me pousse vers lui.

GILBERT. — Mais quand je te l'ai présenté tu le trouvais prétentieux, presque antipathique.

MARTINE. — Je prenais sa réserve pour de la pose. Au fond, c'est un timide. Mais une fois qu'il a surmonté sa gêne, qu'il a pris confiance en lui, en vous, alors on découvre un garçon plein de séduction, d'intelligence. Tiens, c'est à la salle Pleyel, en écoutant un festival Beethoven, que je peux dire qu'il a ouvert son cœur, montré son âme véritable. Pendant tout l'entr'acte il m'a parlé de sa jeunesse, de ses goûts, de ses aspirations...

GILBERT. — Il t'a fait le coup classique : souvenirs et attendrissements, soupirs et frôlements de mains, communion d'âmes et pelotage.

MARTINE. — Je te défends de parler ainsi de Bernard. Ce n'est pas un homme comme les autres.

GILBERT. — Des Bernard Chantaume, on en trouve à tous les récitals de musique, à tous les vernissages, dans tous les clubs. Tandis que ton mari est un homme exceptionnel.

MARTINE. — Un homme d'affaires exceptionnel. Bernard, lui, est sensible, artiste, tendre.

GILBERT. — Prière de ne pas comparer une colline avec le mont Blanc, s'il vous plaît.

MARTINE. — Une colline est pleine d'herbes, de fleurs et d'oiseaux. Le mont Blanc n'a à m'offrir que neige et solitude.

GILBERT. — Laisse-moi ricaner et hausser les

épaules. Qu'est-ce que Bernard Chantaume ? Un beau garçon, j'en conviens ; qui n'est pas sans qualités, je le reconnais. Il est même riche, c'est d'accord.

MARTINE. — On peut en dire autant de Christian.

GILBERT. — Pardon, ton mari a gagné sa fortune lui-même, Bernard mange celle de son père. Christian est un aïeul, un fondateur de dynastie. Bernard n'est qu'un héritier.

MARTINE. — Tu m'embêtes.

GILBERT. — Les qualités de ton mari sont créatrices, celles de Chantaume sont purement verbales.

MARTINE. — Justement. Bernard me parle, il me demande mon avis, il apprécie mes jugements, suit mes conseils. J'existe pour lui. Non seulement il me parle, mais il m'écoute. Pour Christian, je n'ai jamais été qu'une poupée, un jouet. Je l'amuse, mais je ne l'intéresse pas. Je lui plais, mais il ne m'aime pas. Je satisfais son orgueil, mais je n'occupe ses pensées que lorsqu'il me désire.

GILBERT. — Tu es bête à pleurer ! Bêtise et mauvaise foi. Mauvaise foi et mauvaises pensées. Tu as un pied dans le chemin de l'adultère. Mais je suis là pour mettre le holà. Minute, Martine. Sens interdit, disque rouge et barrière blanche.

MARTINE. — Tu sais bien que je ne tromperai jamais Christian.

GILBERT. — Merci pour lui. Bien aimable de ta part.

MARTINE. — Je préférerais le quitter.

GILBERT. — Tu dis ? Répète. J'entends des voix, ou bien tu as trop bu à ce déjeuner ?

MARTINE. — J'ai parlé au conditionnel.

GILBERT. — Encore heureux. Décidément, ma pauvre petite, tu es en pleine crise. Remets-toi, je t'en prie, retrouve tes esprits. Tu as pourtant le sens du ridicule, d'habitude. Je connais Chantaume depuis longtemps, tu n'es pas la première femme qu'il a aimée.

MARTINE. — Je le sais. Il m'a raconté.

GILBERT, *se mettant à hurler.* — Eh bien, tu es pour Christian la première femme qu'il a aimée ! La seule. On peut trouver bizarre qu'un type aussi épatant ait justement choisi une idiote comme toi, mais cela est.

MARTINE. — Tais-toi, je t'en prie.

GILBERT. — Impossible. J'écume. Je halette.

A ce moment Aurélie entre.

MARTINE. — Qu'y a-t-il, Aurélie ?

AURÉLIE. — M. Chantaume demande à voir Madame.

Un petit silence. Martine hésite, regarde Gilbert. Va-t-il faire un scandale ? Puis elle se décide...

MARTINE. — Faites entrer.

Aurélie sort.

GILBERT. — Tu l'attendais ?

MARTINE. — Je te jure que non.

Aurélie fait entrer Bernard Chantaume. Il a une trentaine d'années. Elégant et sympathique. Il porte un sac de dame à la main.

BERNARD. — Bonjour, chère madame...

MARTINE. — Bonjour, Bernard. Vous pouvez dire Martine. Gilbert est au courant.

Bernard, qui a baisé la main de Martine, se tourne vers Gilbert, la main tendue.

BERNARD. — Tiens, tu es là ?

GILBERT. — Oui. Et en travers. Tu peux remettre ta main dans ta poche. Je ne touche pas celle des faux frères, des don Juan de salle Pleyel, des Lovelace de clubs de tennis.

BERNARD, *se tournant vers Martine avec un sourire.* — Il est au courant, mais pas consentant.

MARTINE. — Il commence toujours par crier, mais finit toujours par céder. N'est-ce pas, Gil ?

GILBERT, *à Bernard.* — Je t'avais présenté à Martine pour la distraire et non pour lui faire la cour. Je t'avais prévenu qu'elle était la femme de mon meilleur ami. Chasse gardée et flirt interdit.

BERNARD. — Tu m'avais dit : « Martine est une jeune femme qui s'ennuie. Son mari la délaisse un peu trop. »

GILBERT. — J'ai dit ça, moi ? Tu mens de la façon la plus éhontée.

BERNARD. — Enfin, c'est ce que j'ai compris. Ton meilleur ami s'occupe énormément de ses affaires et peu de sa femme. D'ailleurs, là n'est pas la question. *(A Martine :)* Vous avez oublié votre sac dans ma voiture.

MARTINE. — Oh ! c'est vrai. Je ne m'en étais pas encore aperçue. Merci, Bernard.

Elle le prend. Gilbert hausse les épaules.

GILBERT. — Coup classique pour monter chez sa belle !

BERNARD. — Qu'on trouve avec un importun. Situation classique également. L'amoureux cherche à se débarrasser du gêneur.

GILBERT. — Oui, mais le gêneur se cramponne, il s'installe, il s'incruste. *(Il se cale dans un fauteuil.)* Fini l'espoir du tête-à-tête. Le duo devient une scène à trois personnages. Temps froid et lieux communs. Impatiences et sourires contraints.

BERNARD. — L'amoureux questionne alors sa belle d'un regard suppliant. *(Ce qu'il fait.)* Le regard veut dire : devons-nous être patients, dois-je me retirer, ou faut-il le jeter dehors ?

MARTINE, *elle vient gentiment vers Gilbert.* — Au revoir, Gil.

GILBERT. — Je n'ai pas du tout l'intention de m'en aller.

MARTINE. — Laisse-nous.

GILBERT. — Vous avez joué au tennis toute la matinée ensemble, vous avez déjeuné en catimini, et ça ne vous suffit pas ?

MARTINE. — Va-t'en, Gil.

GILBERT. — Si je sortais d'ici, ce ne serait que pour aller trouver ton mari.

MARTINE. — Eh bien, vas-y.

GILBERT. — Oh ! ne me mets pas au défi. Tu crânes, mais tu n'en mènerais pas large si Christian entrait ! Tu avais peur tout à l'heure des questions de ta mère. Avec lui, je te préviens que ce serait plus grave.

MARTINE. — Tu ne me comprendras donc jamais, mon pauvre Gigi !

GILBERT, *expliquant à Bernard.* — Elle m'appelle Gil quand elle veut m'attendrir et Gigi quand elle veut m'être désagréable. Mais je suis imperméable au charme et insensible aux piqûres !

MARTINE, *le forçant à quitter son fauteuil.* — Mais je n'ai pas peur des responsabilités, tu le sais.

GILBERT. — Oh ! ça, tu as toujours eu le courage — que dis-je, l'orgueil — de tes fautes. *(A Bernard :)* Quand elle était petite, si elle faisait une bêtise qui restait inaperçue, elle allait réclamer à sa mère la punition méritée. *(Renonçant à résister, il se lève.)* C'est bon, l'intrus se retire. Il va se changer en dénonciateur, je vous préviens. C'est d'ailleurs le seul moyen de mettre fin à un flirt que vous finiriez par prendre au sérieux ! Ton goût du drame va être satisfait, ma petite Martine. Je suis d'ailleurs pour la méthode préventive. Mieux vaut la paire de gifles que le coup de pistolet, la correction que la séparation. Bonsoir, les amoureux, bonsoir, les tourtereaux, roucoulez vite, je cours vous dénoncer !

Il sort.

BERNARD. — Croyez-vous qu'il ira ?

MARTINE. — Non. Il pense me faire peur. Je connais Gilbert depuis l'enfance. Il a toujours été comme ça : criard et faible, rouspéteur et dévoué.

BERNARD. — Dévoué à qui ? Il est aussi l'ami de votre mari.

MARTINE. — S'il lui disait la vérité, ça vous ennuierait beaucoup ?

BERNARD. — Quelle vérité ? Il dirait à votre mari que je vous fais la cour, que nous sortons beaucoup ensemble et que sous un prétexte futile je suis venu vous relancer jusque chez vous ; mais ce sont là de simples faits, soumis au hasard des appréciations. La vérité est plus simple, Martine : je vous aime. Tout simplement, tout bêtement. Je ne vous cacherai pas que lorsque Gilbert nous a présentés vous m'avez été plutôt antipathique.

MARTINE. — C'est curieux : vous aussi. Je vous avais trouvé poseur.

BERNARD. — C'est ce que je me suis dit : « Voilà une petite bonne femme qui se croit exceptionnelle. Nous allons lui en faire rabattre. » Je me souviens de vous avoir prêté une attention volontairement négligée. Je vous observais sans en avoir l'air...

MARTINE. — Je m'en suis aperçue tout de même. Vous me pesiez, vous me mesuriez du regard.

BERNARD. — Je dirai plus : je vous déshabillais. Et l'examen vous fut infiniment favorable. Je me décidai à vous écouter avec plus de complaisance et à vous revoir.

MARTINE. — En somme, vous vous êtes dit : « Voilà une femme dont je ferais bien ma maîtresse. »

BERNARD. — Exactement. Elle me parlera de son âme, je m'occuperai de son corps. Elle se plaindra de son mari, des hommes en général, de la vie injuste, des amies égoïstes et jalouses, etc. C'est un tribut que doit payer l'amant : écouter sa maîtresse. La délicatesse du jeu est de satisfaire son désir tout en apaisant ses remords. Voilà ce que je comptais faire de vous, Martine. J'étais un misérable.

MARTINE. — Mais non, vous étiez un homme comme les autres.

BERNARD. — Heureusement, je me suis vite rendu compte que vous n'étiez pas la petite bonne femme sûre d'elle que je croyais, mais Martine, c'est-à-dire un délicieux mélange de pudeur et d'audace, de coquetterie et de froideur, de volonté et de faiblesse, de candeur et de rouerie. Vous m'avez agacé, puis attiré et déconcerté. Plus je vous aime et moins j'ose. J'ai voulu vous séduire et me voilà un amoureux transi. Et voilà où j'en suis, moi qui croyais vous amener chez moi au bout de huit jours ! On cherche l'aventure, on découvre l'amour.

MARTINE. — Vous le regrettez ?

BERNARD. — Si vous étiez libre, tout cela serait admirable. Mais où cela nous mènera-t-il ?

MARTINE. — Tout dépend où vous voulez aller, Bernard.

BERNARD. — Je suis prêt à tout.

MARTINE. — Alors, espérez que Gilbert est bien allé nous dénoncer. Le premier pas sera fait vers l'irréparable.

BERNARD. — Je n'ose comprendre. Vous quitteriez votre mari pour moi ?

MARTINE. — Bernard, je n'ai jamais laissé personne me parler d'amour, à part mon mari, évidemment (mais je me demande encore s'il m'a jamais dit : « Je vous aime »)... Donc, si je vous écoute... avec plaisir... il y a une raison...

BERNARD. — Martine...

Il lui prend les mains.

MARTINE. — Je ne suis pas coquette, ni légère... Du moins, je le crois ; si je m'engage, ce sera tout à fait. Ne comptez pas sur moi pour l'adultère, Bernard ; les rendez-vous clandestins, les « cinq à sept » ne sont pas mon genre. Je ne comprends pas le partage. Je veux bien me tromper, mais je ne trompe pas. Alors, Bernard, je vous mets devant vos responsabilités. Etes-vous bien sûr de votre amour ?

BERNARD. — Mais vous comblez des espérances les plus folles ! Je n'osais espérer tant de bonheur.

Sonnerie au téléphone.

MARTINE. — Vous m'excusez ?... *(Elle va à l'appareil.)* « Allô !... oui, c'est moi-même... *(Elle écoute un instant.)* Oui... Bon. Je vous remercie, monsieur Chambon. » *(Elle raccroche, puis dit à Bernard :)* L'heure de la décision approche, Bernard, êtes-vous prêt ?

BERNARD. — Je ne saisis pas.

MARTINE. — Mon mari me fait téléphoner que Gilbert l'a mis au courant et qu'il arrive tout de suite.

Un petit silence.

BERNARD. — Eh bien, c'est parfait. Il y a une heure, je désespérais de jamais vous avoir à moi, et voilà que les événements se précipitent admirablement... En tout cas votre mari est bien aimable de prévenir, il aurait pu préférer nous surprendre.

MARTINE. — Christian ne fait rien comme tout le monde.

BERNARD. — Quel genre d'homme est-ce ?

MARTINE. — Si j'en crois ma mère, mon beau-père et Gilbert, c'est un homme rare.

BERNARD. — Mais vous, qu'en pensez-vous ?

MARTINE. — Permettez-moi de n'en rien dire. Ce que j'ai à lui reprocher ne regarde que lui et moi.

BERNARD. — Il est brutal, coléreux ?

MARTINE. — Avec moi, il a toujours été calme et doux. Il ne sort de son caractère que dans des circonstances exceptionnelles.

BERNARD. — Il me semble que celle-ci en est une.

MARTINE. — Pour nous. Mais peut-être que pour lui elle paraîtra banale.

BERNARD. — Votre mari m'a l'air d'un curieux personnage. Nous avons tellement parlé de nous que vous ne m'avez jamais rien dit de lui...

MARTINE. — Et je ne vous en dirai jamais rien. Ce n'est pas pour me consoler de lui que j'irai avec vous, c'est parce que je l'aurai oublié.

BERNARD. — Mais enfin, vous l'avez aimé ?

MARTINE. — Ne parlons pas de ça, Bernard, ça me gêne.

BERNARD. — Excusez-moi. Mais comprenez ma situation. Il va entrer, attaquera-t-il de front ou procédera-t-il par allusion ? Son coup de téléphone a peut-être été donné pour me procurer le temps de m'en aller. Il préfère sans doute vous parler seul à seule.

MARTINE. — Si vous avez peur de lui, Bernard, allez-vous-en. Je saurai me défendre sans vous.

BERNARD. — Oh ! Martine, vous me comprenez mal. Je ne suis pas un lâche, mais j'essaie de comprendre. Ah ! j'aurais préféré qu'il ouvrît la porte tout d'un coup, sans crier gare. C'était le coup de gueule ou le coup de poing. Mais cette attente me met en position désavantageuse. Je pourrais être l'amoureux surpris et je me fais l'effet du coupable qui attend le gendarme.

MARTINE. — Nous n'avons rien à nous reprocher. La situation est très claire : nous nous aimons. Ou bien il me rend ma liberté, ou bien il me garde.

BERNARD. — S'il veut vous garder, c'est bien simple, je vous enlève.

On entend une clef dans la porte d'entrée, puis la porte se ferme.

MARTINE. — Le voilà.

Tous deux restent figés sur place, moins rassurés qu'ils ne veulent avoir l'air. Un silence.

BERNARD. — Qu'est-ce qu'il attend pour entrer ?

MARTINE. — Il accroche son chapeau, regarde si sa cravate est bien ajustée et s'il y a du courrier sur le plateau... c'est rituel.

BERNARD. — Il me semble que dans ces circonstances il pourrait renoncer...

MARTINE. — Il a sauvé un homme qui se noyait dans la Seine, une fois... mais il a d'abord ôté son veston, sa cravate et ses chaussures...

Enfin, la porte s'ouvre, Christian paraît. C'est un homme dans toute la force du terme. On le sent en bonne santé, avec les muscles solides. Habillé avec élégance, très sympathique, il se dégage de sa personne une impression de force tranquille. En entrant, il achève de lire une lettre qu'il a trouvée sur le plateau de l'antichambre. Quand il lève la tête il voit Bernard Chantaume près de Martine.

CHRISTIAN. — Oh ! pardon. Tu n'es pas seule.

Il a dit cela d'un ton très naturel. Il a un regard rapide et interrogateur vers Martine, qui, aussitôt, présente.

MARTINE. — M. Chantaume. Mon mari.

Bernard s'incline, mais Christian lui tend la main cordialement.

CHRISTIAN. — Enchanté. Vous êtes un parent de Chantaume d'Elbeuf ?

BERNARD. — Je suis son fils Bernard.

CHRISTIAN. — C'est vous qui dirigez la maison de votre père à Paris ?

BERNARD. — Non, c'est mon frère aîné : Félix.

CHRISTIAN. — Ah ! bon. Alors, vous êtes le chimiste ?

BERNARD. — Non, celui-là est mon frère cadet : Henri.

CHRISTIAN. — J'y suis. Vous êtes celui qui ne fait rien. Gilbert m'a parlé de vous.

MARTINE, *intervenant.* — Gilbert t'a mal renseigné. M. Chantaume écrit, peint et fait de la musique.

CHRISTIAN. — C'est bien ce que je disais. *(A Bernard :)* Ne prenez pas cela en mauvaise part, j'admire au contraire les gens qui peuvent vivre sans rien faire. Je suis malheureusement de la race de ceux qui vivent pour travailler... Mais asseyez-vous, je vous en prie... Martine, tu aurais pu offrir quelque chose à M. Chantaume... Un alcool, un verre de champagne, une orangeade ?...

BERNARD. — Non, merci... rien du tout.

CHRISTIAN. — Mais si, mais si... Je prendrai moi-même quelque chose pour me remonter... J'ai eu tout à l'heure à encaisser une chose assez dure... *(Il remonte vers la porte qu'il ouvre.)* Aurélie !

Il disparaît un petit instant pendant que Bernard et Martine se regardent.

BERNARD, *à voix basse.* — Nous y voilà.

MARTINE. — Votre impression ?

BERNARD. — Quel sang-froid !

MARTINE. — Ou quel détachement !

Christian revient, souriant et toujours naturel.

CHRISTIAN, *à Martine.* — Je ne savais pas que tu connaissais M. Chantaume.

MARTINE. — C'est Gilbert qui nous a présentés il y a trois semaines.

BERNARD. — J'ai eu le plaisir de déjeuner avec M^me^ Villemont aujourd'hui.

CHRISTIAN. — Ah ! vous aussi.

MARTINE. — Gilbert ne te l'a donc pas appris ?

CHRISTIAN. — Non, il m'a dit que tu avais déjeuné avec Eliane.

MARTINE. — Et c'est tout ?

CHRISTIAN. — Oui.

MARTINE. — Et c'est pour ça que tu reviens ?

CHRISTIAN. — Pourquoi pas ?

MARTINE. — Décidément, tu arriveras toujours à m'étonner. Ton père me dit que tu as été le seul

à ne manifester aucune inquiétude de mon absence et, à la nouvelle que j'ai déjeuné avec Eliane, tu lâches tes affaires pour venir me parler.

CHRISTIAN. — C'est que tu as bien le droit de déjeuner au restaurant si ça te plaît, Martine, mais je déplore que tu te sois réconciliée avec Eliane.

MARTINE. — Pourquoi ?

CHRISTIAN. — C'est une petite garce, tu le sais bien. *(A Bernard :)* Ce n'est pas une de vos amies intimes ?

BERNARD. — Heu... non... je la connais très peu...

CHRISTIAN. — D'ailleurs, ça ne m'empêcherait nullement de dire ce que je pense. Il paraît qu'elle trompe volontiers son mari. Je crois que ma femme était un peu jalouse d'elle.

MARTINE, *gênée.* — Je t'en prie, ça n'intéresse pas M. Chantaume.

CHRISTIAN. — J'ai failli convoquer le mari pour le prier de calmer sa femme.

Etonnement de Bernard.

MARTINE. — Il ne fait rien comme tout le monde.

CHRISTIAN. — Quand un mari est trompé, monsieur, j'estime que celui-ci a la même part de responsabilité que ceux qui le trompent.

BERNARD. — C'est très intéressant ce que vous dites là.

CHRISTIAN. — N'est-ce pas ? Le mari pèche par faiblesse ou par aveuglement...

MARTINE. — Ou par complaisance.

CHRISTIAN. — Tu l'as dit. Il a donc mérité son sort.

MARTINE. — Et c'est pour me dire ces choses-là que tu abandonnes tes affaires, tes rendez-vous... tu devais avoir une conférence importante.

CHRISTIAN. — Elle a été remise.

Pendant cette conversation, Aurélie a apporté les boissons. Christian a rempli les verres ; les deux hommes boivent.

BERNARD. — Vous disiez tout à l'heure avoir encaissé un coup dur ?

CHRISTIAN. — Oui. *(A Martine :)* Il y a eu le feu dans l'atelier de tissage de la Tour du Pin. Dégâts strictement matériels, heureusement, mais ma collection de soieries d'hiver se trouve compromise. *(Sonnerie du téléphone.)* Ce doit être pour moi. *(Il va à l'appareil.)* « Allô !... oui... c'est vous, Chambon... Bon, lisez-moi ça... »

Pendant qu'il écoute le rapport qui probablement lui est lu, Bernard s'approche de Martine et lui parle bas.

BERNARD. — Fausse alerte. Son calme n'est que de l'ignorance.

MARTINE. — Dommage !

BERNARD. — Mais ça ne change rien à nos projets, vous serez à moi complètement. Je veux vous enlever à lui.

MARTINE. — Téléphonez-moi demain matin.

BERNARD. — Vous me demandez de partir ?

MARTINE. — Oui. Cette situation est gênante, un peu ridicule.

BERNARD. — Pour lui seulement, ça n'a pas d'importance.

MARTINE. — Si.

CHRISTIAN, *à l'appareil.* — « Bon. Merci, Chambon. Répondez que c'est d'accord. Et maintenant, qu'on me laisse en paix. Je ne veux plus de coup de téléphone. Vous signerez le courrier urgent. A demain. »

Il raccroche.

BERNARD. — Je vous demande la permission de me retirer. Mes hommages, madame. Au revoir, monsieur.

CHRISTIAN, *l'accompagnant à la porte.* — Enchanté d'avoir fait votre connaissance. J'admire beaucoup votre père. *(Bernard s'en va. Toujours enjoué, Christian revient vers Martine.)* Son père est un type formidable.

MARTINE. — Tu lui en parles comme s'il n'était rien lui-même. Il préférerait des compliments sur ses qualités personnelles.

CHRISTIAN. — Je ne peux pas lui dire : « Vous êtes un joli garçon. » Il me prendrait pour ce que je ne suis pas.

MARTINE. — Bernard Chantaume est mieux que ça. C'est un homme très cultivé, très fin, très artiste. Il a écrit un livre de voyage très remarqué.

CHRISTIAN. — Je ne l'ai pas lu.

MARTINE. — Tu aurais également pu te passer de dire qu'Eliane te faisait la cour.

CHRISTIAN. — Pourquoi ? Elle est sa maîtresse ?

MARTINE. — Ah ! ça non, il n'aime pas les femmes faciles.

CHRISTIAN. — Moi non plus. En somme, nous avons les mêmes goûts. *(Il sort un petit écrin de sa poche.)* Tiens, je t'ai acheté ça en passant rue de la Paix.

MARTINE, *assez interdite devant ce cadeau qu'il lui offre.* — Pourquoi ?

CHRISTIAN. — Mais parce que ça me faisait plaisir de te l'offrir.

MARTINE. — Mais pourquoi aujourd'hui ?

CHRISTIAN. — Tu as de ces questions ! Il y a des jours spéciaux pour offrir un cadeau à sa femme, maintenant ?

MARTINE. — Non, mais...

CHRISTIAN. — Il te plaît ?

MARTINE. — C'est ravissant... Je suis confuse... Mais je ne le mérite pas, je t'assure.

CHRISTIAN, *riant.* — Mais ce n'est pas une récompense, Martine...

MARTINE. — Justement aujourd'hui... où j'ai fait une chose qui ne peut que te déplaire...

CHRISTIAN. — Eliane ? Mais revois-la si elle t'amuse, ma chérie, à la condition que je la rencontre le moins possible.

MARTINE. — Enfin, Christian, je ne te comprends pas. Tu devrais plutôt me faire une scène.

CHRISTIAN. — Pourquoi ?

MARTINE. — Je ne suis pas rentrée déjeuner, alors que ton père et maman étaient là...

CHRISTIAN. — Ta mère a dû s'en charger, je lui fais confiance.

MARTINE. — J'aurais pu téléphoner, m'excuser.

CHRISTIAN. — Tu étais à la campagne et le téléphone ne marchait pas.

MARTINE. — Bien sûr... mais j'ai d'abord dit que j'étais seule avec Eliane ; or il y avait également M. Chantaume que tu surprends ici.

CHRISTIAN. — Tu as de ces expressions, Martine ! Je ne suis pas revenu pour t'espionner.

MARTINE. — Oh ! je sais, tu as même pris soin de m'avertir de ta venue... J'avais oublié mon sac dans la voiture de M. Chantaume, il était venu me le rapporter. Évidemment, je peux te dire qu'il était avec nous parce qu'il courtise Éliane...

CHRISTIAN. — Mais non, puisqu'il n'aime pas les femmes faciles... Il a déjeuné avec vous parce qu'il te fait la cour... Ne proteste pas, je trouve ça très bien... il n'y a pas de mal à ça. Je ne peux pas défendre à d'autres hommes de te trouver jolie et désirable.

MARTINE. — C'est tout l'effet que ça te fait ?

CHRISTIAN. — Oui, l'important, c'est la confiance que j'ai en toi.

MARTINE. — Et tu es sûr de moi ?

CHRISTIAN. — Comme de moi-même.

MARTINE. — Eh bien, n'en sois pas trop sûr, c'est un avertissement que je te donne.

CHRISTIAN, *riant.* — Bon, me voilà prévenu.

MARTINE. — Naturellement, tu ne prends pas ce que je dis au sérieux. Il n'y a que tes affaires, la maison de soieries qui t'intéressent en réalité. Je disparaîtrais que tu te consolerais très vite. Je ne suis pour toi qu'une distraction, un délassement, une habitude. Je fais partie de ton bien...

CHRISTIAN. — Ça y est : c'est toi qui vas me faire une scène.

MARTINE. — Naturellement, puisque tu ne m'aimes pas assez pour me l'avoir faite.

CHRISTIAN. — Je ne suis pas d'une nature jalouse, tu le sais bien.

MARTINE. — Tu ne m'aimes pas. Je ne te dis pas que tu ne m'aimes plus, car je crois que ce sentiment est pour toi une chose inconnue. C'est d'ailleurs beaucoup mieux comme ça...

CHRISTIAN. — Ma petite Martine, tu as une fâcheuse tendance à trop attacher d'importance aux mots. Parce que je ne parle pas bien d'amour, tu en conclus que je ne t'aime pas. Parce que tu es désœuvrée, tu te crois malheureuse. Parce qu'un homme te fera une cour pressante et joliment troussée, tu t'en croiras peut-être amoureuse.

MARTINE. — Autrement dit, je suis une pauvre petite imbécile...

CHRISTIAN. — Mais non, ma chérie... les griefs que tu as contre moi sont ceux de toutes les femmes depuis qu'elles lisent trop et qu'elles ne font plus assez d'enfants.

MARTINE. — Je reconnais là les principes qui te sont chers : l'homme au travail, la femme au foyer. Lieu de rassemblement : la salle à manger. Point de ralliement : la chambre à coucher.

CHRISTIAN. — Hé ! hé ! le point de ralliement me semble bien choisi.

MARTINE. — Le repas en lisant le journal et l'amour en silence, voilà le programme.

CHRISTIAN. — Tu exagères, ma chérie.

MARTINE. — Je généralise. Les femmes sont pour vous une bête de somme ou une machine à plaisir, selon le degré de civilisation. Et souvent l'un et l'autre.

CHRISTIAN. — Je t'en prie, Martine, ne nous égarons pas dans les idées générales. Revenons modestement à nous.

MARTINE. — Reconnais que j'ai un peu raison.

CHRISTIAN. — Tu oublies que le plus beau rôle de la femme n'est pas de réclamer un bulletin de vote, ni de jouer les Emma Bovary, c'est tout simplement de devenir encore mieux qu'une femme, c'est-à-dire une mère.

MARTINE. — Bien que tu sois un homme d'affaires très moderne, tu es venu au monde trop tard. Tu aurais dû vivre au temps où le seigneur et maître guerroyait pendant que sa femme l'attendait dans son château, satisfaite de son sort.

CHRISTIAN. — En tout cas, j'aurais été de ceux qui seraient partis sans te verrouiller une ceinture de chasteté.

MARTINE. — Ta fameuse confiance aurait suffi à te rassurer. Un bon conseil, cher seigneur : prenez garde au troubadour.

CHRISTIAN, *riant.* — J'en prends note. Mais tu connais nos conventions, Martine. Si l'un de nous devait un jour en avoir assez de l'autre, il devrait l'en avertir loyalement.

MARTINE. — Sois tranquille, tu seras prévenu. Et ce jour est peut-être plus proche que tu ne crois. *(Il sourit.)* Naturellement, il ne te vient même pas à l'esprit que je puisse désirer autre chose qu'une vie confortable et une bonne santé physique. J'ai bon appétit, je suis bien habillée ; matériellement, je ne manque de rien, donc je suis heureuse. Ma solitude morale, c'est pour toi de l'enfantillage.

CHRISTIAN. — Disons, un peu de littérature.

MARTINE. — Décidément, tu ne me comprendras jamais, il est inutile de discuter plus longtemps.

CHRISTIAN. — Mais si, continue, si ça doit soulager ton cœur. J'ai tout mon temps. Parle, ma chérie, je te regarde. *(Elle hausse les épaules.)* Tu es délicieuse quand tu discutes, tu es ravissante quand tu ris, tu es adorable quand tu pleures.

MARTINE. — Je ne suis pour toi qu'une poupée indigne de retenir sérieusement ton attention.

CHRISTIAN. — Oh ! mais si.

MARTINE. — Je me demande pourquoi tu m'as épousée.

CHRISTIAN. — Mais parce que je te place au-dessus de toutes les autres, Martine.

MARTINE. — Je ne suis pour toi qu'une maîtresse, pourtant.

CHRISTIAN. — Martine, j'ai quitté mes affaires pour venir te retrouver. C'est une chose que je ne fais pas souvent.

MARTINE. — Ton sacrifice vient trop tard, il ne me touche plus.

CHRISTIAN, *il s'approche d'elle.* — Soit, je ne suis qu'une grosse brute insensible, une machine à faire de l'argent qui te laisse dans une grande solitude morale, un abominable égoïste qui ne voit pas ton terrible abandon intellectuel. Je viens ici repentant et prêt à réparer. Je te promets de lire des vers tous les matins à ton petit déjeuner, et de te réclamer du Chopin quand tu te mettras au piano.

MARTINE. — Tu ne sais que te moquer de moi. *(Il l'embrasse dans le cou.)* Et ne m'embrasse pas, je t'en prie...

CHRISTIAN, *la voix tendre.* — Martine... allons chez nous.

MARTINE. — Qu'est-ce qui te prend ?

CHRISTIAN. — Point de ralliement : chambre à coucher.

MARTINE. — En voilà une idée.

CHRISTIAN. — Tu m'exposeras tous tes griefs, tu me parleras de ton âme.

MARTINE. — Ah ! ne dis pas ça.

CHRISTIAN. — Alors, je te parlerai de mes soucis d'affaires. Tiens, je t'expliquerai ce qu'est l'échelle mobile des salaires par rapport au barème du coût de la vie dans les différents pays d'Europe. Voilà un programme alléchant.

MARTINE. — Laisse-moi tranquille...

CHRISTIAN. — Viens, ma petite incomprise...

MARTINE. — Alors, c'est pour ça que tu es revenu ?... Et avec un cadeau, comme chez une maîtresse.

CHRISTIAN. — Tu me reproches de te traiter comme tant de femmes légitimes se plaignent de ne pas l'être, je t'assure...

MARTINE. — Tu n'as pour moi que des instincts de mâle.

CHRISTIAN. — Hé, mon Dieu !... le mâle nourrit, protège, défend sa femelle.

MARTINE. — Merci bien, je n'en veux pas. Quant à me défendre, me protéger, tu n'y penses même pas.

CHRISTIAN. — Crois-tu ? Quant à ce bijou, je t'assure que je te l'apporte sans préméditation. Je suis passé devant une boutique, il m'a plu, je l'ai pris...

MARTINE. — Tu te trouves devant moi, je te plais et tu veux me prendre.

CHRISTIAN. — Voilà.

MARTINE. — Sans te demander si j'en ai envie.

CHRISTIAN. — Le goût t'en viendra, je te le promets.

MARTINE. — Tu deviens vulgaire, Christian.

CHRISTIAN. — C'est que tu me forces à parler, Martine. Tu as l'habitude de me comprendre à demi-mot. *(Depuis que la conversation a pris un ton plus tendre de la part de Christian, il n'a pas cessé de l'embrasser, de la caresser. Il la prend cette fois dans ses bras. Continuant :)* Mano, mon pauvre petit être abandonné, viens.

MARTINE, *qui lutte contre le trouble qui la gagne.* — Tu plaisantes toujours. On dirait que tu as honte de tes sentiments.

CHRISTIAN. — Martine, je t' ...

MARTINE, *lui fermant la bouche.* — Non, ne dis pas ça. Pas aujourd'hui. *(Christian l'emporte brusquement dans ses bras, elle proteste, mais en vaincue déjà.)* Laisse-moi, Christian. Tu ne penses qu'à toi, comme d'habitude... Ce que tu fais là est mal, tu uses de la force, mais je ne suis pas consentante... non, non, je ne suis pas d'accord, je suis contre...

Il va l'emporter dans la chambre quand Gilbert entre, voyant le tableau sans y rien comprendre.

GILBERT. — Oh ! pardon.

CHRISTIAN. — Tu pourrais te faire annoncer.

GILBERT. — Martine s'est trouvée mal ?

CHRISTIAN. — Elle se trouve bien, au contraire. N'est-ce pas, Martine ?

Martine, qu'il a posée à terre, retrouve sa combativité.

MARTINE. — Non.

Elle entre dans sa chambre, qu'elle referme à clef. Christian est furieux.

CHRISTIAN. — Ah ! toi, tu as le génie de choisir tes entrées !

GILBERT, *penaud.* — Je venais aux nouvelles.

CHRISTIAN. — Tu es rassuré, maintenant. Au revoir.

GILBERT. — Je n'y comprends rien. Tu as cassé la gueule à Chantaume ?

CHRISTIAN. — Mais non.

GILBERT. — J'avais des remords de t'avoir parlé... Après tout, me disais-je, ce n'est...

CHRISTIAN. — Je te fais grâce de tes réflexions, repentirs et autres soliloques.

GILBERT. — Je m'attendais à trouver Martine en pleurs et Chantaume en morceaux... et puis, pas du tout. Tu es extraordinaire. Alors, tu ne m'as pas cru ?

CHRISTIAN. — Mais si. Et je te remercie du renseignement. Maintenant, bonsoir. Et frappe avant d'entrer, la prochaine fois.

GILBERT. — Remarque bien que je n'ai pas dit que Martine était coupable. Imprudente seulement. Imprudente parce que désœuvrée. Désœuvrée et esseulée. Ce qu'il lui faudrait, vois-tu, c'est une occupation.

CHRISTIAN, *lui serrant la main et le poussant vers la porte.* — Je te remercie, j'y avais déjà pensé. *(Gilbert est sorti. Christian veut entrer dans la chambre, mais trouve la porte fermée à clef. Le téléphone sonne. Il a un geste d'énervement et se résigne à répondre. A l'appareil :)* « Allô ! oui... c'est encore vous ?... Oui, vous me dérangez. *(Il écoute un instant.)* En effet, c'est très important. Une seconde... » *(Il appelle :)* Martine ! C'est pour toi... M. Chantaume. *(Martine entre. A l'appareil.)* « Entendu, je viendrai... dans une demi-heure ?... ça me paraît un peu tôt... 6 heures. Entendu. »

Il raccroche.

MARTINE, *étonnée.* — Tu as rendez-vous avec Chantaume ?

CHRISTIAN. — Non. Avec Battandier. Tu sais, le soyeux lyonnais.

MARTINE. — Mais pourquoi m'as-tu dit ?...

CHRISTIAN, *avec un sourire.* — Pour que tu m'ouvres ta porte.

MARTINE. — Oh !

Elle veut retourner dans sa chambre pour s'y renfermer, mais Christian bloque la porte avec son pied.

CHRISTIAN. — Martine, ma chérie, à quoi bon résister davantage. L'honneur est sauf. Tu sais bien que je finis toujours par gagner.

Martine a dû renoncer à lutter, car la porte cède et Christian entre dans la chambre.

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Quelques semaines après. Au lever du rideau, Martine, qui est en robe d'après-midi, essaie d'ouvrir une valise vide, mais en vain.

MARTINE. — C'est tout de même curieux... *(Elle appelle :)* Aurélie ! *(La femme de chambre entre.)* C'est vous qui avez fermé cette valise ?

AURÉLIE. — Non, madame.

MARTINE. — Où est la clef ?

AURÉLIE. — Je ne sais pas, madame. Toutes les valises ont leurs clefs attachées à la poignée. Madame aura dû les enlever.

MARTINE. — Mais non. Je me souviens bien les avoir eues pourtant. Emportez-la et apportez-moi la noire. Elle est plus petite, mais ça ne fait rien.

AURÉLIE. — Madame part en voyage ?...

MARTINE. — Non. Je fais des rangements. *(Sonnerie.)* Allez ouvrir, ça doit être M. Gilbert. Et apportez-moi la valise.

AURÉLIE. — Bien, madame.

Elle sort. Gilbert ne tarde pas à entrer.

GILBERT. — Bonjour, femme perdue.

MARTINE. — Bonjour.

GILBERT. — Alors, c'est bien décidé, bien réfléchi ? Tu fais le saut aujourd'hui ? Le saut et la sotte. C'est irrévocable ? Irrévocable et irréparable. Pauvre, pauvre Martine.

MARTINE. — Dispense-moi de tes réflexions.

GILBERT. — Oh ! mais pardon. Je t'accompagnerai de mes sarcasmes, je te dirai que tu me déçois et me peines. Je te clamerai ma réprobation.

Aurélie est revenue, rapportant une grande valise jaune. Il se tait aussitôt.

AURÉLIE. — Je la porte dans la chambre de Madame ?

MARTINE. — Mais ce n'est pas celle-ci, voyons. Apportez-moi l'autre, la noire.

AURÉLIE. — Bien, madame.

Elle sort après avoir posé la valise.

GILBERT. — Il te faut deux valises ? Ma parole, tu emportes ton trousseau !

MARTINE. — La valise jaune était fermée et je ne retrouve plus les clefs.

GILBERT. — Curieux. A ta place, je me dirais que la Providence est contre mon départ. Je réfléchirais. Quand je pense que tu vas détruire le bonheur d'un homme, comme ça, pour un pauvre petit béguin...

MARTINE. — Renonce donc une bonne fois à dire des âneries. Tu essaies de m'asticoter pour m'amener à une nouvelle discussion, mais je ne marche pas.

GILBERT, *éclatant subitement en colère.* — Mais qu'est-ce que tu peux reprocher à ton mari, bon D... !

MARTINE, *haussant les épaules.* — Ça n'a rien à voir avec mon départ. Je le quitte parce que j'en aime un autre, un point c'est tout.

GILBERT. — Tu pourrais au moins le prévenir.

MARTINE. — Pour qu'il me retienne de force ? Ou pour avoir une scène pénible. Non.

GILBERT. — Tu préfères me laisser l'agréable mission de lui annoncer qu'il est trompé.

MARTINE. — Il n'est pas trompé. Je me suis jurée de lui rester fidèle tant que je vivrai avec lui. C'est justement parce que je ne me sens plus assez forte pour tenir ma parole que je m'en vais. D'ailleurs, dans la lettre que je lui laisse, tout est expliqué.

GILBERT. — Alors, moi, qu'est-ce qu'il me restera à lui dire ?

MARTINE. — Je n'ai pas la prétention de croire que tu auras à le consoler, car je n'étais plus pour Christian qu'une habitude, un meuble.

GILBERT, *éclatant à nouveau.* — Idiote ! Tu es idiote, Christian n'a jamais cessé de t'aimer. Tu vas lui faire une peine terrible. Sous ses dehors autoritaires, il cache un cœur très sensible. Avant-hier encore, on parlait de femmes entre amis... Allilaire disait qu'elles étaient toutes des em... Tu le connais ! Eh bien, Christian s'est félicité devant nous d'avoir une femme aussi... aussi...

MARTINE. — Aussi commode.

GILBERT. — Aussi agréable à vivre. Elégante, jolie et pas bête. Ce sont ses termes exacts.

MARTINE, *un peu vexée.* — Il aurait pu dire intelligente.

GILBERT. — Tout de suite de l'exagération !

MARTINE. — Eh bien, Bernard me trouve intelligente, figure-toi.

GILBERT. — C'est un homme qui sait faire la cour aux femmes, je ne le nie pas.

MARTINE. — Tu as toujours de l'aspirine sur toi, si je ne m'abuse ?

GILBERT. — Quel rapport ?

MARTINE. — J'ai mal à la tête. Et aussi... enfin, j'ai dû manger quelque chose qui m'a fait mal.

GILBERT. — C'est le remords qui te travaille.

MARTINE. — Cette fausse situation me rend malade, c'est certain. L'air de la Suisse me fera du bien. Ah ! demain, je n'entendrai plus tes inutiles jérémiades, je n'aurai plus à mentir, à me cacher... Demain, une nouvelle vie recommencera... Ah ! demain, demain !

GILBERT. — Demain, tu seras une banale femme adultère. Sais-tu ce qui t'a manqué ? De bonnes paires de gifles. *(Martine quitte la pièce en lui faisant une grimace qui signifie qu'il l'embête. Gilbert continue bien qu'elle soit sortie.)* Parfaitement, des gifles. Ta mère t'a mal élevée. Tout le monde a toujours cédé devant tes caprices. Moi-même tout le premier. Je crie, mais je t'aide. *(Il baisse la voix et se dirige vers le téléphone.)* Je t'aide, mais à ma façon. Sabotage et grève perlée, voilà ma manière. Délation et traîtrise, je ne vois que ça pour t'empêcher.

Il compose un numéro, quand Aurélie entre avec une valise noire.

AURÉLIE. — Madame est dans sa chambre ?

GILBERT. — Oui, mais posez la valise.

AURÉLIE. — Les clefs sont accrochées à la poignée.

GILBERT. — Parfait. *(Aurélie sort ; il baisse le ton pour parler à l'appareil :)* « Allô !... La maison Christian Villemont, soieries en gros ?... Je voudrais parler à M. Villemont... de la part de M. Gilbert Vallot... c'est très urgent. Très urgent et très important. Important et grave. Grave et personnel. Il est en conférence ? Ne peut-on pas le déranger un instant ? Dès que vous le verrez, voulez-vous lui dire de m'appeler... Je suis chez lui. Merci... »

Tout en gardant l'appareil, il va vers la valise, prend les clefs, les fait tourner dans les serrures avec la ferme intention de tout détraquer. Martine reparaît.

MARTINE. — Aurélie n'a pas apporté la valise ? Ah ! la voilà. Donne.

GILBERT. — Tiens.

MARTINE. — Les clefs y sont ? Parfait. *(Elle essaie de l'ouvrir.)* Allons, qu'a-t-elle encore celle-là ?

GILBERT, *l'air innocent.* — Fais voir. *(Il regarde.)* La clef est cassée à l'intérieur, il n'y a pas moyen de l'ouvrir.

MARTINE. — Ça devient insensé, à la fin. Je n'aurai donc pas une valise ?

GILBERT. — Le Destin ne veut pas que tu partes, je te dis.

MARTINE. — Je parie que c'est toi qui as fait ça.

GILBERT. — Oh !

MARTINE, *appelant.* — Aurélie !

Elle sort dans l'antichambre.

GILBERT, *lui criant à brûle-pourpoint.* — Christian a toujours été un mari parfait, tu entends. Et fidèle. Ça, je peux le certifier. Et ce ne sont pas les occasions qui lui ont manqué ! *(Martine revient avec une autre valise.)* Tu es sûre qu'elle ferme, celle-là ?

MARTINE. — Oui, et je te défends d'y toucher.

GILBERT. — Avant de te connaître il a eu des femmes qui ont été folles de lui. Toi-même, quand tu l'as rencontré, tu as eu le coup de foudre, reconnais-le.

MARTINE. — Ah ! si j'avais su !

GILBERT. — De quoi te plains-tu ? Tout le temps qu'il ne consacre pas à ses affaires, il te le donne.

MARTINE. — Voilà. Je ne te le fais pas dire. Je passe après. Chaque soir, il est vrai qu'il ramène à la maison un corps qu'il lave, repose et nourrit. Il m'est fidèle avec les femmes, mais il me trompe depuis notre mariage avec sa maison de soieries. Ses affaires, comme tu dis.

GILBERT. — Tu ne vas tout de même pas lui reprocher d'être un industriel remarquable, un commerçant hors ligne, un homme d'affaires de premier ordre ?

MARTINE. — J'avais cru épouser un amant hors ligne, un mari de premier ordre.

GILBERT. — Compris. Tu lui reproches de te négliger au profit de son travail. Éternelle revendication féminine. Ça peut s'arranger. Je vais lui parler. Il te fera l'amour tous les matins et te flanquera une raclée tous les soirs. Ça te va ? A moins que tu ne préfères le contraire.

MARTINE. — Mon pauvre Gigi, tu essaies de masquer ton manque de caractère derrière la brutalité de tes propos.

GILBERT. — Je ne laisserai pas détruire un ménage par ton caprice.

MARTINE. — Il y a longtemps que j'ai déjà quitté Christian. Ça s'est fait doucement. Bien que nous vivions côte à côte, il y a des mois que nous ne sommes plus ensemble.

GILBERT. — Tu lis trop de romans.

MARTINE. — Christian et moi, nous ne formons plus un couple. Nous sommes deux solitaires qui vivons sous le même toit.

GILBERT. — Qui couchent dans le même lit.

MARTINE. — Qu'est-ce que ça change ?

GILBERT. — Qui font l'amour.

MARTINE. — Délicat Gilbert !

GILBERT. — Moi, j'appelle ça un couple. *(Martine est sortie. Il retourne au téléphone tout en maugréant et compose un numéro.)* Elle est butée. Butée et aveugle. Quitter Christian pour Bernard ! La proie pour l'ombre... *(Au téléphone.)* « Allô !... La sécurité pour l'aventure... Le bonheur pour... Allô !... La maison Villemont, soieries en gros ? Passez-moi M. Christian, s'il vous plaît... Comment, il est encore en conférence ? Ça n'en finit pas. Oui, c'est M. Gilbert Vallot... Merci... *(Il attend un court instant.)* Allô !... Christian ? Ah ! ce n'est pas commode de t'avoir, tu sais. Mais du moment que je te tiens, rien n'est perdu. Oui, je serai bref. Bref, mais brutal. Brutal, mais compatissant. Où je suis ? Chez toi. Hein ? Non, il n'y a pas le feu à la maison... Non, Martine n'est pas

malade... ou plutôt si... Comment, je ne sais pas ce que je dis... *(Peu à peu il perd son assurance.)* Martine a un peu de migraine... Non, ce n'est pas grave, bien sûr... Ce qui est grave, c'est ce que j'ai à te dire... Si c'est urgent, oh ! la ! la !... Non, je n'ai pas besoin d'argent... Je te remercie, Christian. Je connais ton bon cœur... Et c'est justement parce que je le connais, parce que je connais ta valeur que je... mais non, je ne suis pas saoul... je suis... bref... Oui, oui, tu es pressé... Hein ? *(Il écoute.)* Oh ! ça m'étonnerait... je vais lui demander. » *(Il appelle :)* Martine !

VOIX DE MARTINE. — Quoi ?

GILBERT. — Christian amène un Lyonnais à dîner.

VOIX DE MARTINE. — Que veux-tu que ça me fasse ? Je serai partie.

GILBERT. — Il s'agit de M. Battandier. Tu sais, le gros soyeux.

VOIX DE MARTINE. — Dis à Christian de l'emmener au restaurant, car à l'heure du dîner je serai déjà loin.

GILBERT, *à l'appareil.* — « Tu... tu ne préfères pas remettre ça à un autre jour ? Comment, de quoi je me mêle ?... C'est que Martine... Écoute, Christian, il faut que je te raconte tout... Tu n'as pas le temps... *(Il écoute avec un étonnement ravi.)* Non ? Il a signé ? Formidable ! Mes félicitations... Pour en revenir à ce que j'ai à te dire... Allô !... » *(Mais Christian a raccroché.)* Il pète le feu ! Dynamisme et sang-froid, voilà Christian.

Mme Decluze entre en coup de vent.

Mme DECLUZE. — Ah ! Gilbert... Tu m'as affolée avec ton pneumatique.

GILBERT. — Je n'arrivais pas à te joindre au téléphone.

Mme DECLUZE. — Me voilà. Que se passe-t-il ?

GILBERT. — Christian a traité avec Battandier. Autrement dit, il l'a eu.

Mme DECLUZE. — C'est merveilleux ! Mon gendre est un grand homme, je l'ai toujours dit.

GILBERT. — Ça n'a d'ailleurs aucun rapport avec mon pneu. Après la bonne nouvelle, la mauvaise. J'aurais peut-être dû garder la bonne pour après.

Mme DECLUZE. — Mais parle, voyons, tu m'inquiètes.

GILBERT. — Il y a de quoi. Ah ! ma pauvre chère tante, tiens-toi bien.

Mme DECLUZE. — Mon gendre a eu un accident ?

GILBERT. — Non, rassure-toi.

Mme DECLUZE. — Ma fille est malade ?

GILBERT. — Pire, elle est folle. Plus encore : elle est amoureuse. Bien plus : elle prépare une catastrophe.

Mme DECLUZE. — Je t'en prie, Gilbert, explique-toi. D'abord, où est-elle ?

GILBERT. — Dans sa chambre, elle fait ses paquets. Elle quitte son mari, elle abandonne son foyer. Et pour qui, je te le donne en mille. Cherche, tu ne devineras pas.

Mme DECLUZE. — Je ne veux même pas le savoir. Quitter son mari, cet homme parfait. Tu as raison, elle est devenue folle. Je vais lui parler. Christian est-il au courant ?

GILBERT. — Le malheureux ne sait rien encore. J'ai essayé de l'en avertir tout à l'heure, mais je n'ose pas. Je biaise, je tergiverse, et il raccroche.

Mme DECLUZE. — Mais tu sais ça depuis quand ?

GILBERT. — Depuis huit jours.

Mme DECLUZE. — Et tu ne me préviens qu'aujourd'hui ? Et tu n'as rien dit à Christian, toi qui le vois tous les jours ?

GILBERT. — Mais je ne pouvais croire à la réalité d'un acte aussi insensé ! Depuis huit jours, j'essaie de me mettre en travers. Je discute. Je crie. J'essaie de persuader Martine de sa folie et Bernard de son indélicatesse. Car c'est avec Bernard qu'elle s'apprête à filer. Bernard Chantaume.

Mme DECLUZE. — Le fils des lainages ?

GILBERT. — D'Elbeuf !

Mme DECLUZE. — Et il est l'amant de Martine ?

GILBERT. — Ça, je puis te jurer que non. Martine est folle, mais foncièrement honnête. Bernard est léger, mais il est loyal.

Mme DECLUZE. — Il faut tuer cette aventure dans l'œuf. Je vais parler à Martine.

Elle entre dans la chambre. Christian entre, toujours calme, un paquet à la main. Gilbert pousse un cri de joie.

GILBERT. — Christian ! Nous sommes sauvés.

CHRISTIAN. — Il y a des gangsters dans la maison ?

GILBERT. — Non, mais te voir ici, je trouve ça merveilleux !

CHRISTIAN. — Merveilleux d'être chez moi ?

GILBERT. — Excuse-moi, je suis un peu survolté en ce moment. Mon coup de téléphone a dû t'intriguer ?...

CHRISTIAN. — Pas le moins du monde. C'est le jour où tu seras clair dans tes propos que je commencerai à m'inquiéter. *(Tout en parlant, il est allé sonner.)* Martine est là ?

GILBERT. — Oui, dans sa chambre, avec sa mère.

CHRISTIAN. — Mme Decluze est là aussi ? C'est parfait.

GILBERT. — Alors, c'est vrai, l'affaire est faite avec Battandier ?

CHRISTIAN. — Le contrat est rédigé, il ne manque plus que sa signature. Il la donnera ce soir après un dîner que je veux particulièrement soigner bien que j'aie peu de temps. M. Battandier est une fine gueule, et s'il dînait mal il perdrait un peu de la confiance qu'il a en moi... En plus, il a manifesté le désir de connaître Martine. Je ne ne pouvais pas choisir un meilleur jour que celui-là.

GILBERT. — Ah ! c'est un fait ! Quoique... tout de même...

CHRISTIAN. — Quoi ?

GILBERT. — Rien.

AURÉLIE, *entrant.* — Monsieur a sonné ?

CHRISTIAN. — Oui, Aurélie. *(Il lui remet le paquet avec précaution.)* C'est un pâté en croûte. J'ai un invité de marque, Aurélie : M. Battandier, un Lyonnais qui sait boire et manger. Il va falloir que Mélanie se distingue.

AURÉLIE. — Monsieur me prévient bien tard.

CHRISTIAN. — J'ai tout prévu. Emportez ça. J'irai donner mes instructions à Mélanie.

AURÉLIE. — Combien serez-vous à table ?

CHRISTIAN. — Eh bien... notre invité, Madame et moi... Gilbert, tu dînes avec nous ?

GILBERT. — C'est-à-dire...

CHRISTIAN. — Oui, tu dînes. Nous garderons aussi ma belle-mère. Mon père doit passer ce soir, nous le retiendrons, je veux que M. Battandier se trouve dans une chaude atmosphère familiale.

AURÉLIE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

GILBERT. — Christian, le moment est venu de te dire ce qui m'étouffe, me pèse...

CHRISTIAN. — Je t'écoute. Mais essaie d'être bref.

GILBERT. — J'aurais dû parler depuis longtemps, remarque bien. Je suis coupable, c'est un fait. Coupable, parce que retardataire. Mais tu m'intimides. Ton calme m'impressionne. Alors je bafouille, j'hésite. Et je me dis : « Non, il ne mérite pas ça. » Et ça n'arrivera pas, tu entends... En travers, je me mettrai en travers ! Parce que je t'aime, je t'admire. Parce que tu m'as connu tout petit.

CHRISTIAN. — Parfait ! Me voilà éclairé et rassuré. Maintenant, mon petit Gilbert, tu vas faire une bonne chose : descendre à la cave, remonter des bouteilles de champagne, celles du fond à gauche. Et des bouteilles de pouilly que tu mettras au frais. Pour les vins rouges, je m'en occuperai moi-même. Va.

GILBERT. — Tu as raison. On dînera.

Il sort. Mme Decluze sort de la chambre.

Mme DECLUZE, *elle aperçoit Christian.* — Christian ! Vous ici.

CHRISTIAN. — Mais, enfin, qu'y a-t-il d'extraordinaire à être chez soi ?

Mme DECLUZE. — Vous avez raison, je suis folle. Il y a de quoi. Martine m'a mise hors de moi !

CHRISTIAN. — Vous vous êtes encore accrochées toutes les deux ?

Mme DECLUZE. — Sérieusement. J'ai peut-être été un peu dure, mais elle le méritait. Avez-vous vu Gilbert.

CHRISTIAN. — Oui, il est en pleine forme. De plus en plus minutieux dans l'incertain.

Mme DECLUZE. — Il vous a parlé ?

CHRISTIAN. — Pour ne rien dire, comme d'habitude. Il m'a semblé être torturé par une crise de conscience. Au fait, je vous invite à dîner avec M. Battandier.

Mme DECLUZE. — Ici ? Mais Martine est actuellement incapable de s'occuper d'un dîner.

CHRISTIAN. — Je suis rentré pour ça. Dites-lui que je me charge de tout.

Mme DECLUZE. — C'est que... *(avec résolution)* on dînera. Vous avez raison.

CHRISTIAN. — J'y compte bien. *(Le téléphone appelle. Christian le décroche.)* « Allô !... de la part de qui ? *(Très aimable.)* Ah ! bonjour, monsieur Chantaume. Qu'y a-t-il pour votre service ?... Oui, ma femme va bien. Elle vient d'avoir une altercation avec sa mère, mais c'est une habitude. Martine adore sa mère, qui la domine, car c'est une femme très énergique. Ça agace ma femme, qui se cabre. Et c'est la bagarre. Mais je parle et ce n'est pas moi que vous désirez avoir au bout du fil... Un instant, je l'appelle. » *(Il pose l'appareil et appelle :)* Martine !

Mme DECLUZE. — C'est un raseur. Ma fille n'a rien à lui dire. Répondez-lui qu'elle est sortie.

CHRISTIAN. — Pourquoi ? Martine !

MARTINE, *paraissant, surprise.* — Tu es là ?

CHRISTIAN. — En chair et en os. C'est bizarre comme ma présence ici étonne.

MARTINE. — Pourquoi es-tu rentré si tôt ?

CHRISTIAN. — Pour préparer le dîner.

MARTINE. — Tu reconnaîtras que ce n'est pas ton habitude.

CHRISTIAN. — C'est qu'aujourd'hui est un grand jour. *(Il lui tend l'appareil.)* Chantaume veut te parler.

MARTINE, *hésitant à prendre l'appareil.* — Tu as vu Gilbert ?

Mme DECLUZE, *intervenant.* — C'est un grand jour parce que Christian a signé son accord avec Battandier...

CHRISTIAN. — ... Qui dîne avec nous.

MARTINE, *à qui Christian a passé l'appareil, répond, assez gênée.* — « Allô !... oui... bien sûr... Mais non, rien n'est changé, ça tient toujours... oui. »

Elle écoute.

Mme DECLUZE, *bas à Christian.* — Ce Chantaume vous plaît ?

CHRISTIAN. — Beaucoup. Il sort Martine. Il la distrait.

Mme DECLUZE. — Il lui fait la cour.

CHRISTIAN. — C'est naturel. Martine est très séduisante.

MARTINE, *à l'appareil.* — « Oui. Entendu. N'ayez aucune inquiétude. Quand j'ai décidé une chose, c'est que j'y ai réfléchi. Rien ensuite ne peut m'en empêcher. Comptez sur moi. Au revoir. »

Elle raccroche.

CHRISTIAN, *souriant.* — Avec lui elle est pleine de décision. Ça doit être un faible.

MARTINE. — Bernard Chantaume est un homme extrêmement bien élevé.

Mme DECLUZE. — Allons donc, c'est un désœuvré, un dilettante, un esthète. J'ai horreur de ce genre-là !

MARTINE. — Oh ! toi, évidemment, tu as épousé un capitaine de cavalerie...

CHRISTIAN. — Allons, allons, du calme, je vous en prie. Nous ne sommes pas ici pour comparer les agréments de M. Chantaume et du capitaine Decluze !

Mme DECLUZE. — Il vous aurait plu, Christian. C'était un homme dans votre genre.

CHRISTIAN. — Je n'en doute pas, mais il s'agit, ce soir, de bien traiter M. Battandier.

MARTINE. — Tu aurais pu choisir un autre jour.

CHRISTIAN. — On ne fait pas toujours ce qu'on veut, ma chérie, retiens bien ça. Je te demande d'être très charmante avec lui, car il va devenir mon associé.

MARTINE. — J'en suis ravie pour toi. Tu vas être de plus en plus occupé. Tes séjours à Lyon seront de plus en plus nombreux.

CHRISTIAN. — Au contraire, il va me décharger

d'un tas de besognes, j'aurai beaucoup plus de temps à te consacrer.

MARTINE. — Trop tard.

Elle sort.

CHRISTIAN. — Vous l'avez mise dans un drôle d'état avec vos discussions.

Mme DECLUZE. — Je vais arranger ça.

CHRISTIAN. — Demandez-lui de ma part de mettre sa robe à broderies. Elle lui va à ravir.

Mme Decluze sort aussi. Gilbert revient.

GILBERT. — Ça y est. Le champagne est au frais, le pouilly également. Aurélie s'affaire à la cuisine et prépare le poisson. Air de fête sur fond de nuage. Danse sur un volcan. Christian, il faut que je parle.

CHRISTIAN. — Pas le temps de t'écouter, mon vieux. Garde ton drame à l'intérieur. Tu le sortiras demain.

GILBERT. — Demain, il sera trop tard.

CHRISTIAN. — Ne crois pas ça.

GILBERT. — Sais-tu ce que tu devrais faire ?

CHRISTIAN. — Je sais toujours ce que je vais faire. Donne-moi les clefs de la cave. Merci. Maintenant, va à la cuisine voir si Aurélie a besoin de toi.

GILBERT. — Tu me domines. C'est fou ce que tu me domines ! Sais-tu ce que tu es ? Un battant. Du souffle, toujours en action, le regard en avant. Regarde à côté, je t'en supplie, à côté, derrière, en dessous.

CHRISTIAN. — C'est comme ça qu'on se casse la figure. *(Gilbert sort. Sonnerie du téléphone. Christian va répondre.)* « Allô... Non ? Une revenante ? Comment allez-vous, Eliane ?... Oui, je vous avais appelée, en effet, de mon bureau. Je n'ai exactement rien à vous dire de particulier sinon que je trouve votre fâcherie avec Martine absolument stupide. D'ailleurs, pourquoi êtes-vous en froid toutes les deux ? *(Souriant :)* Sans blague ? Chantaume était votre flirt ? Oui, il sort assez souvent avec Martine... Allons, allons, Eliane, pas de rosseries... Attendez d'être de nouveau l'amie de ma femme. Que faites-vous ce soir ? Non. Je ne suis pas libre, mais je vous invite à dîner à la maison... Je vous promets de vous faire la cour. Un gringue à tout casser. De quoi rendre Martine furieuse. De quoi vous faire passer une soirée merveilleuse ! Je compte sur vous. Tenue ? Petit décolleté et grande coquetterie. Il n'y a pas de mais... Vous venez ou c'est la grande fâcherie. A tout à l'heure ! »

Il raccroche au moment où Gilbert revient.

GILBERT. — Christian, tout va bien à la cuisine, tout va mal dans l'antichambre. Aurélie prépare un turbot du tonnerre et Chantaume vient de sonner à la porte. Que faire ?

CHRISTIAN. — Tu diras à Aurélie de mettre un couvert de plus.

GILBERT. — Où vas-tu ?

CHRISTIAN. — A la cave, choisir les bourgognes. Travail délicat, le père Battandier est un grumeur réputé.

GILBERT. — Quoi ?

CHRISTIAN. — Au-dessus du dégustateur, il y a le grumeur. Battandier est de ceux-là. Je veux lui montrer que ma cave, comme ma maison de soieries, vaut la sienne.

Il sort.

GILBERT. — Il faut toujours qu'il soit le plus fort. Et à cause de ça il va perdre. *(Chantaume entre.)* Tu n'as pas honte de venir ici ?

BERNARD. — Où est Martine ?

GILBERT. — Dans sa chambre, avec sa mère. Sa mère qui sait tout et se met en travers.

BERNARD. — Et son mari ?

GILBERT. — A la cave. Tout seul. Qui ne sait rien, mais que je vais prévenir. Et qui remontera quatre à quatre pour te flanquer dehors à grands coups de pied dans les fesses.

BERNARD. — Cours, tu aurais dû le faire depuis longtemps.

GILBERT. — Oh ! pas de morale, je t'en prie. Pas toi. Les suborneurs sont priés de se tenir cois. J'ai voulu jusqu'à présent éviter le scandale par amitié pour Martine, mais maintenant, place au drame.

BERNARD. — Ça ne changera rien à notre décision. Ma voiture est en bas.

GILBERT. — Ce n'est plus un enlèvement, c'est une fuite, une déroute.

BERNARD. — Préviens Martine que je suis là.

GILBERT. — Tu n'as pas peur que je te lâche sa mère ?

BERNARD. — Je serai ravi de faire sa connaissance, mon petit Gilbert. Tu vois, je ne me dégonfle pas.

GILBERT. — Evidemment, devant une femme tu bombes le torse. Mais si Christian était là !

BERNARD. — Tu m'embêtes avec ton Christian. Quand on a la chance de posséder un ange comme Martine et qu'on n'est pas fichu de la rendre heureuse, quand on ne sait pas la garder, on n'est qu'une brute.

GILBERT. — Je ne laisserai pas insulter plus longtemps mon meilleur ami. S'il savait qu'un voleur s'introduit dans sa maison pour lui voler sa femme, j'ose dire que ça ferait du bruit. *(Il est allé à la porte.)* Martine ! M. Chantaume est là, fin prêt et en grande tenue d'enlèvement. Je me retire, ne voulant pas voir ça. Méfiance, les tourtereaux, Gilbert va agir !

Il sort. Presque aussitôt Martine entre en courant et vient se jeter dans les bras de Bernard.

MARTINE. — Bernard ! Protégez-moi. Emmenez-moi. Ils sont tous contre nous. Gilbert a prévenu maman, qui me fait de la morale.

BERNARD. — Je sais, mais ça n'a aucune importance. Comment vous sentez-vous, chérie ?

MARTINE. — Admirablement, puisque je suis dans vos bras.

BERNARD. — Gilbert me dit que vous êtes souffrante.

MARTINE. — Mais non. Je suis exaspérée, voilà. Emmenez-moi, Bernard... partons vite.

Mme Decluze entre à son tour.

Mme DECLUZE. — Ah ! vous voilà, monsieur, Gilbert avait raison. Vous êtes un homme séduisant, mais cela n'excuse pas Martine...

BERNARD. — Madame, je suis désolé de faire

votre connaissance dans de telles conditions, mais je tiens à vous affirmer que mes intentions...

Mme Decluze. — Je vous en prie, monsieur, évitons les formules banales.

Martine. — Je l'aime, maman.

Bernard. — Martine est la femme que j'attendais.

Mme Decluze. — Ta ra ta ta ! Qu'en pouvez-vous savoir puisque vous n'êtes pas encore des amants, car j'ai ta parole là-dessus, n'est-ce pas, Martine ?

Bernard. — Martine ne m'appartiendra que la tête haute.

Mme Decluze. — Curieuse position.

Martine. — Oh ! maman !

Mme Decluze. — Oh ! ma fille, ne fais pas la bégueule. Tu n'es déjà plus une femme honnête, et attends-toi à entendre des choses pires.

Bernard. — Croyez bien, madame, que je saurai faire respecter Martine.

Mme Decluze. — Vous vous apprêtez à vous conduire l'un et l'autre comme des enfants. Vous n'en êtes qu'à vous désirer et vous parlez d'amour. Aimer est un don, une chance, une réussite rarissime. Et ce n'est qu'au bout d'une vie qu'on peut dire si l'on a aimé. Un bel amour, c'est aussi rare qu'un chef-d'œuvre. Et un chef-d'œuvre ne s'improvise pas.

Bernard. — Puisque vous mettez la conversation sur ce plan-là, madame, permettez-moi de vous faire remarquer que Martine a déjà fait une esquisse avec son mari actuel. Et justement, voyant qu'elle s'est trompée, elle efface et recommence avec moi.

Mme Decluze. — Une autre esquisse.

Martine. — Ah ! non, cette fois, je le tiens, mon chef-d'œuvre. Bernard et moi nous avons les mêmes goûts, les mêmes aspirations. Avec lui, jamais je ne m'ennuie, jamais je ne me sens seule. Nos silences même sont pleins de nous deux.

Mme Decluze. — Littérature.

Bernard. — Madame, si vous comptez nous persuader que nous ne nous aimons pas, vous allez au-devant d'une tâche surhumaine et inutile.

Mme Decluze. — Oh ! je n'ai pas cet espoir. On arrête plus facilement les gens sur le chemin d'une bonne action qu'on ne les retient sur celui d'une bêtise.

La porte s'ouvre et Christian paraît bientôt, les bras encombrés de bouteilles poudreuses.

Christian. — Tiens, bonjour, monsieur Chantaume.

Bernard. — Bonjour, monsieur...

Christian. — Excusez-moi, j'ai les mains encombrées... Tenez, voulez-vous me prendre cette bouteille... Merci... doucement... Nous allons les poser là, près de la cheminée... pour les faire reposer, je viendrai les déboucher un peu plus tard... *(Bernard, assez gêné, lui a prêté la main.)* Il paraît que votre père a une cave étonnante...

Bernard. — Oui. Il a surtout des bordeaux très rares.

Christian. — J'en ai aussi, mais je suis surtout fier de mes bourgognes. J'ai cependant peur que ce pommard ne soit abîmé... regardez ce bouchon... qu'en pensez-vous ?

Il lui met le goulot sous le nez.

Bernard. — Mon Dieu...

Christian. — Je vais le goûter, c'est préférable... Martine, tu devrais offrir quelque chose à M. Chantaume.

Bernard. — Merci, je ne fais qu'entrer et sortir...

Christian. — Vous êtes si pressé... Avez-vous disposé de votre soirée ? Martine, que dirais-tu si j'invitais M. Chantaume à dîner ?

Martine. — Mais c'est impossible, voyons. D'ailleurs, Bernard n'est pas libre.

Bernard. — Non, je vous remercie infiniment, mais je pars en voyage...

Christian. — C'est dommage...

Il sort en souriant, emportant sa bouteille.

Mme Decluze. — Et tu vas quitter cet homme-là ? Enfin, te rends-tu compte de ce que tu vas faire ? Ton mari est rentré tout à l'heure, tout content de te retrouver...

Martine. — Si le cœur t'en dit, je te le laisse.

Mme Decluze. — Oh ! ma fille, si j'avais vingt ans de moins, tu aurais eu en moi une sérieuse rivale ! En tout cas, je continue à penser que le mari qu'il te faut, c'est le tien et non Monsieur.

Bernard. — Chère madame, je sais que vous avez de la volonté et que vous ne mâchez pas vos mots. Mais permettez-moi de vous dire que derrière mes façons courtoises se cache une obstination aussi opiniâtre que la vôtre. Martine veut bien partir avec moi, et cela seul compte. Elle m'aime, et tout le reste m'est égal. Quant à son mari et à vos préférences, je m'excuse d'employer cette expression, mais je m'en fous, chère madame, et je m'en contre-fous.

Mme Decluze. — Bravo ! Bien répondu. Je n'essaierai pas de m'opposer à votre fuite par la force ni par des arguments. Je ne vous demanderai qu'une chose à tous les deux : soyez loyaux. Martine, je te croyais franche et courageuse. Tu as commencé par me cacher ton aventure et tu t'apprêtes à fuir comme une voleuse. Eh bien, ça, mon petit, c'est moche.

Martine. — Que veux-tu que je fasse ?

Mme Decluze. — Dire à ton mari la vérité. Le quitter honnêtement. Tu lui dois au moins une explication.

Martine. — J'ai préparé une lettre de huit pages où je lui dis mes raisons.

Bernard. — Autant éviter une scène qui ne peut être que pénible pour tous les deux. Puisque votre gendre est un être si fort, il supportera le coup vaillamment.

Mme Decluze. — Monsieur, si j'étais à votre place, c'est moi qui serais allée le trouver.

Martine. — Si maman avait été un homme, elle se serait battue tout le temps.

Bernard. — Je ne suis pas un poltron, madame. Et puisque vous tenez à un esclandre, vous l'aurez.

Martine. — Qu'allez-vous faire, Bernard ?

Bernard. — Après tout, votre mère a raison. Nous ne devons pas fuir comme des coupables. Je vais dire à votre mari que je vous emmène.

Martine. — Mais il va s'y opposer par la force.

BERNARD. — Nous nous battrons. Madame votre mère semble adorer les pugilats. Dès qu'il sera remonté de la cave je lui parlerai. Ma voiture est en bas. Vos valises sont prêtes, Martine ?

MARTINE. — Oui, je n'ai plus qu'à les fermer.

Mme DECLUZE. — Ma pauvre Martine, je ne peux pas m'empêcher de te plaindre !

MARTINE. — Mais je suis heureuse, maman.

Mme DECLUZE. — Tu le crois. Mais tu dis adieu à six ans de ta vie que tu vas t'efforcer d'oublier et dont Monsieur sera jaloux. Vois-tu, si je ne me suis jamais remariée, c'est pour ça... Mon premier mariage serait devenu un souvenir défendu, c'est comme si j'avais assassiné un mort.

MARTINE. — Ça n'a aucun rapport, maman. Tu aimais ton mari. Tu ne l'as pas quitté, tu l'as perdu. Ça a été pour toi un grand malheur. Dans mon cas, c'est une délivrance.

BERNARD. — Je vous promets de rendre Martine heureuse, très heureuse.

Christian revient avec sa bouteille et deux verres.

CHRISTIAN. — Ah ! je suis content de vous retrouver, j'avais peur que vous ne soyez parti.

MARTINE. — M. Chantaume a changé d'avis.

CHRISTIAN. — Il reste à dîner? Voilà qui est parfait !

Mme DECLUZE. — Non, ce n'est pas cela.

MARTINE. — Bernard voudrait avoir une conversation avec toi.

CHRISTIAN. — Très volontiers. Mais, d'abord, goûtez-moi ça... *(Il verse une goutte de vin dans un verre qu'il tend à Bernard. Il en fait autant pour lui-même.)* Votre avis ?

BERNARD. — Excellent.

CHRISTIAN. — Du corps. Mais un rien bouchonné, vous ne trouvez pas ?

BERNARD. — Mon Dieu...

MARTINE. — M. Chantaume n'est pas venu ici pour déguster tes vins...

CHRISTIAN. — Je m'en doute, mais je voulais avoir son avis. Décidément, je ne servirai pas ce vin-là à M. Battandier. Je vais en chercher un autre.

MARTINE. — Je t'en prie, écoute d'abord M. Chantaume.

CHRISTIAN. — Ce que vous avez à me dire est-il très important ?

BERNARD. — Très.

CHRISTIAN. — Alors, excusez-moi, mais ce n'est pas le moment.

MARTINE. — Mais au contraire, nous allons, au besoin, maman et moi, vous laisser seuls.

CHRISTIAN. — Ma petite Martine, M. Battandier va arriver d'un instant à l'autre, et pour le moment je m'occupe du dîner. Une chose à la fois et chaque chose en son temps. Que M. Chantaume nous fasse l'amitié de rester, et tout à l'heure je me ferai un plaisir de l'écouter...

BERNARD. — C'est que... je pars ce soir pour l'Italie, en voiture.

CHRISTIAN. — Ah ! l'Italie ! Tu te souviens, Martine ? *(A Bernard :)* C'est là que nous avons fait notre voyage de noces... Irez-vous à Florence ?

MARTINE. — Sûrement pas.

CHRISTIAN. — Qu'en sais-tu ?

Mme DECLUZE. — Martine connaît l'itinéraire de M. Chantaume.

CHRISTIAN. — En tout cas, vous dînez avec nous. Non, non, ne protestez pas. C'est sans cérémonie. Martine va seulement changer cette robe pour une autre plus charmante. N'est-ce pas, ma chérie ?

MARTINE. — Non.

CHRISTIAN. — Tu as tort. Parce qu'Eliane, elle, en aura une que je prévois très jolie.

Il sort.

MARTINE. — Pourquoi parle-t-il d'Eliane ?

Mme DECLUZE. — Je ne sais pas.

MARTINE. — Ah ! s'il l'a invitée, celle-là, ce serait un comble !

BERNARD. — Je ne sais que faire... Il m'est difficile de refuser cette invitation.

MARTINE. — Non, Bernard, partons, partons vite. Maman, tu lui expliqueras, tu lui diras que je suis une folle, que je suis lâche, que j'ai eu peur qu'il me retienne, que je n'étais pas sûre de mes forces, tout ce que tu voudras, mais partons.

AURÉLIE, *entrant.* — Le docteur Villemont.

MARTINE, *à sa mère.* — Tu l'as fait appeler ?

Mme DECLUZE. — Non, mais...

MARTINE, *expliquant à Bernard.* — C'est le père de mon mari. *(A Aurélie :)* Faites entrer. *(Dès qu'Aurélie est sortie :)* C'est lui que je regretterai le plus !

Mme DECLUZE. — Merci pour moi.

MARTINE. — Après toi, maman. Je veux dire de tous les autres. Ce brave homme m'adore. Je suis sûre qu'il me donnerait raison.

Mme DECLUZE. — Tu peux toujours lui dire ce que tu vas faire.

MARTINE. — Ah ! non, maman, pas un mot. Je ne veux pas voir sa peine.

BERNARD. — Alors, nous partons ?

Mme DECLUZE. — Non. Trop tard. Vous dînez.

Aurélie fait entrer le docteur Villemont.

DOCTEUR VILLEMONT. — Bonjour, ma petite Martine. *(Il l'embrasse.)* Toujours aussi séduisante... mais un peu pâlotte... il y a quelque chose qui ne va pas ?

MARTINE. — Mais non, père, je vais très bien.

DOCTEUR VILLEMONT, *à Mme Decluze.* — Bonjour, reine mère.

Mme DECLUZE. — Bonjour, Édouard.

MARTINE, *présentant.* — M. Bernard Chantaume... Mon beau-père...

BERNARD, *assez gêné.* — Très honoré, monsieur.

DOCTEUR VILLEMONT, *qui lui serre la main.* — Vous êtes parent de Chantaume d'Elbeuf ?

BERNARD. — Je suis son troisième fils.

DOCTEUR VILLEMONT. — Parfait, parfait. Je l'ai un peu connu dans le temps. Un fameux chasseur. *(A Martine :)* Christian n'est pas là ?

MARTINE. — Si. Il est à la cave ou à la cuisine.

DOCTEUR VILLEMONT. — Vous voyez un beau-père amoureux de sa belle-fille. En tout bien tout honneur, bien entendu. Je peux me vanter d'avoir réussi ma vie. J'ai un fils qui ne me donne que des motifs de fierté, et il a déniché la plus exquise, la plus délicieuse des épouses.

MARTINE. — Je vous en prie.

DOCTEUR VILLEMONT. — Il ne me manque plus que de faire sauter des petits Villemont sur mes genoux.

Mme DECLUZE. — Ne parlez pas de ça, je vous en prie. Je vous assure que ce n'est pas le moment. *(Voulant changer de conversation :)* Et alors, vous passiez dans le quartier ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Non. Je suis invité à dîner par mon fils. J'espère que Martine n'y voit aucun dérangement ?

MARTINE. — Aucun. Au point où nous en sommes, un peu plus, un peu moins...

DOCTEUR VILLEMONT. — Martine, je te trouve nerveuse.

MARTINE. — Mais non, papa. Vous avez la déformation professionnelle, vous voyez des malades partout.

DOCTEUR VILLEMONT. — Tu sais bien que ce n'est pas mon genre. *(A Bernard :)* Vous êtes marié, monsieur ?

BERNARD. — Non.

DOCTEUR VILLEMONT. — Tant pis pour vous.

BERNARD. — Je veux dire : pas encore.

DOCTEUR VILLEMONT. — Parfait, parfait. Fiancé, alors ?

BERNARD. — D'une certaine façon. La femme que j'aime n'est pas encore libre.

DOCTEUR VILLEMONT. — Je comprends. Eh bien, je vous souhaite d'avoir la chance de mon fils. Mais il n'y a pas deux Martine, j'en ai peur.

BERNARD. — Je le crois aussi. C'est d'ailleurs pour ça que je suis là.

DOCTEUR VILLEMONT. — Ah ? Je ne comprends pas.

MARTINE, *expliquant au docteur Villemont.* — M. Chantaume doit avoir avec Christian une conversation très importante.

DOCTEUR VILLEMONT. — Ton mari exagère. Il n'a pas assez de ses heures de bureau pour parler affaires ?

BERNARD. — Celle dont j'ai à l'entretenir est d'un genre très particulier.

DOCTEUR VILLEMONT. — En tout cas, cher monsieur, un bon conseil, méfiez-vous. Mon fils est un redoutable jouteur. Pas de finasserie avec lui : de la franchise et de l'entêtement.

Mme DECLUZE, *à Bernard.* — Je vous l'avais dit.

DOCTEUR VILLEMONT. — Et si ce que vous proposez l'intéresse, soyez tranquille, il marchera.

BERNARD. — Ça, pour l'intéresser, ça l'intéressera.

Mme DECLUZE. — Quant à marcher, j'en suis moins sûre.

MARTINE. — Il marchera, maman.

DOCTEUR VILLEMONT. — Voilà que Martine s'intéresse aux affaires de son mari maintenant. On aura tout vu !

BERNARD. — La réussite de celle-ci lui tient particulièrement à cœur.

Aurélie entre.

AURÉLIE. — Madame Labrousse.

MARTINE. — Eliane ?

Mme DECLUZE. — Elle arrive bien, celle-là !

DOCTEUR VILLEMONT. — Je vous croyais fâchées ?

MARTINE. — Mais nous le sommes.

AURÉLIE. — Monsieur l'a invitée à dîner.

MARTINE, *à sa mère.* — Tu vois ! J'avais deviné. Vraiment Christian a toujours des idées originales. *(Aurélie sort.)* Tiens, tu me demandais ce que je lui reprochais, c'est cette façon de prendre des décisions sans me consulter.

Mme DECLUZE. — Plains-toi ! Il fait tout. Il organise lui-même le dîner, compose le menu, choisit les vins...

Eliane entre. Jolie femme, très élégante, très rosse.

ELIANE. — Ma chérie, je suis heureuse de te revoir.

MARTINE. — Pour une surprise...

ELIANE. — De ton mari, ma chérie. Il a tellement insisté en disant que tu y tenais également beaucoup... Je n'ai pas cru devoir résister... je suis ravie, ma chérie... Bonjour, madame, bonjour, monsieur. Bernard ! *(Poignées de main, baise-main.)* Christian n'est pas là ?

TOUS. — Il est à la cave.

ELIANE. — Ah ! mon Dieu ! il s'est mis à boire ?

Mme DECLUZE. — Il choisit des vins.

ELIANE. — Pour moi ? Comme c'est gentil et inutile. Je ne bois que de l'eau.

MARTINE. — Au risque de te désobliger, ce n'est pas pour toi qu'il se donne tant de mal, ma petite Eliane, ni pour nous autres non plus. Mais pour un invité d'honneur, M. Battandier.

DOCTEUR VILLEMONT. — Alors, l'affaire est conclue ?

Mme DECLUZE. — Oui, M. Battandier a mis les pouces. Il doit signer au dessert.

DOCTEUR VILLEMONT. — Mon fils est étonnant ! *(A Bernard :)* Il voulait réunir l'affaire Battandier à la sienne depuis longtemps, mais il n'en parlait jamais.

MARTINE. — Est-ce que Christian parle jamais de quelque chose ?

ELIANE. — Mais je suis ridicule, moi, avec cette robe de dîner. Je vois que tout le monde est en veston... et, même, Bernard est en sport.

BERNARD. — J'ai été gardé à dîner à l'improviste.

ELIANE. — Pourquoi, nous étions treize à table ?

Aurélie entre avec un plateau chargé.

AURÉLIE. — Monsieur vous demande de bien vouloir prendre l'apéritif en l'attendant.

MARTINE. — Enfin, où est Monsieur ?

AURÉLIE. — A la cuisine. Il donne un coup de main à Mélanie.

Mme DECLUZE. — Mon gendre, quand il le veut, est un cuisinier hors ligne. Un jour que la cuisinière était malade, il nous a fait un de ces canards à l'orange !

MARTINE. — Il sait tout faire, sauf de s'occuper de sa femme.

ELIANE. — Ma chérie, est-ce qu'il ne te rendrait pas heureuse ? Ah ! les hommes, il faut les tenir, tu sais.

MARTINE. — Je vais changer de robe.

ELIANE. — Je vais avec toi.

MARTINE. — Non. J'en ai pour deux minutes. Fais la maîtresse de maison à ma place. Entraîne-toi, ça pourra te servir.

Elle sort.

ÉLIANE. — Que veut-elle dire ?

Mme DECLUZE. — Je l'ignore.

ÉLIANE. — J'ai l'impression que ça ne lui fait pas un grand plaisir de me revoir. Moi qui me faisais une joie de cette réconciliation !

DOCTEUR VILLEMONT, *qui poursuit son idée, à Bernard.* — Et mécanicien également ! C'est lui qui dit au garagiste ce qu'il faut faire à son moteur.

BERNARD, *dont la pensée est ailleurs.* — Qui ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Mon fils !

BERNARD, *au docteur Villemont.* — Ah ! oui... c'est un curieux personnage.

DOCTEUR VILLEMONT. — D'un calme ahurissant.

BERNARD. — Il ne se met jamais en colère ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Dieu merci, ça lui arrive très rarement. La dernière fois, il a failli étrangler un homme, on est arrivé à temps pour l'arracher de ses mains.

BERNARD. — Vraiment ! Et pourquoi ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Je ne sais plus... quelqu'un qui voulait le rouler... et, le plus fort, c'est que cinq minutes avant mon fils était très calme... Mon fils est un lac tranquille sur lequel passe quelquefois le typhon.

Sonnerie.

Mme DECLUZE. — Ce doit être M. Battandier.

DOCTEUR VILLEMONT. — Le Lyonnais. *(A Bernard :)* Vous devez en avoir entendu parler. Votre père doit le connaître.

BERNARD. — Oui, je crois.

DOCTEUR VILLEMONT. — C'est un homme qui a des intérêts dans un tas d'affaires. Christian dirait qu'il vaut un milliard, à peu près.

ÉLIANE. — Un milliard ? Sapristi ! Il est jeune ?

Mme DECLUZE. — Avec un milliard, on n'a pas d'âge.

ÉLIANE. — Marié ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Je ne crois pas.

ÉLIANE. — Je n'ai encore jamais vu un milliardaire. Ce doit être impressionnant !

Aurélie fait entrer Battandier. C'est un petit monsieur d'aspect très modeste. Habillé de sombre. Son accent trahit son origine.

AURÉLIE. — Monsieur Battandier.

Mme DECLUZE. — Aurélie, prévenez Monsieur. *(Elle va à Battandier :)* Excusez mon gendre, monsieur. Je me présente : Mme Decluze, M. Villemont, son père...

Battandier salue, serre les mains et se trouve devant Eliane.

BATTANDIER. — Mes respects... Enchanté. *(A Eliane :)* Oh ! madame, j'étais impatient de faire votre connaissance, votre mari parle de vous avec tant d'admiration...

ÉLIANE. — Oh ! ça m'étonne... nous sommes en train de divorcer.

BATTANDIER. — Allons donc ?

Mme DECLUZE. — Il y a erreur. *(Présentant :)* Mme Eliane Labrousse... une amie de Martine...

ÉLIANE. — Une très bonne amie...

BATTANDIER. — Oh ! pardon, excusez-moi...

Mme DECLUZE. — M. Chantaume.

BATTANDIER. — Ah ! parfaitement. Vous êtes parent de Chantaume d'Elbeuf ?

BERNARD. — Je suis son fils.

BATTANDIER. — Voyez-vous ça. Le chimiste ?

BERNARD. — Non. Le chimiste, c'est Henri, moi je suis Bernard.

BATTANDIER. — Ah ! celui qui dirige l'usine ?

BERNARD. — Non, celui-là c'est Félix.

BATTANDIER, *déçu.* — Ah ! oui, vous êtes le jeune. Vous êtes un Chantaume quand même, quoi !

Christian entre, il a sur son veston un petit tablier blanc.

CHRISTIAN. — Monsieur Battandier ! Je m'excuse, mais j'étais en train de terminer une sauce... *(Il ôte son tablier.)* Vous avez fait connaissance avec tout le monde ?

BATTANDIER. — Oui... Il n'y a que Mme Villemont que je n'ai pas encore eu le plaisir de voir.

Mme DECLUZE. — Elle change de robe.

CHRISTIAN. — J'en étais sûr. Un petit verre d'apéritif ?

BATTANDIER. — Jamais.

CHRISTIAN. — Vous avez raison. Un verre de pouilly, alors ?

BATTANDIER. — Ah ! ça, oui.

Martine paraît dans une robe de dîner.

CHRISTIAN. — Ah ! voici ma femme.

BATTANDIER. — J'étais impatient de vous connaître... Madame, votre mari parle de vous avec tant d'admiration.

MARTINE. — Christian a de l'admiration pour moi ? Là, cher monsieur, vous forcez un peu le madrigal.

BATTANDIER. — Allons donc !

BERNARD, *à Christian.* — Vraiment, monsieur, je suis très gêné...

CHRISTIAN, *souriant.* — A cause de votre costume de voyage ? M. Battandier, vous le voyez, n'attache pas d'importance à la question vestimentaire.

BERNARD. — Si nous pouvions avoir cette conversation maintenant, je...

GILBERT, *entrant.* — La cuisinière est inquiète. Inquiète et impatiente. Le soufflé monte. Il va être prêt.

CHRISTIAN. — Notre conversation peut attendre. Le soufflé n'attend pas.

GILBERT. — Eliane ! Oh ! par exemple !

CHRISTIAN, *à Battandier.* — Je vous présente le cousin de ma femme, Gilbert Vallot.

GILBERT. — Très honoré, monsieur. Honoré et ravi. Ravi et...

CHRISTIAN. — Stop. Si on ne l'arrête pas, le soufflé aura le temps de retomber. Passons à table, si vous le voulez bien... Excusez-moi, monsieur Battandier, c'est un dîner improvisé pour lequel je demande votre indulgence...

BATTANDIER. — Pourquoi ? A table.

Tout le monde se dirige vers la salle à manger.

MARTINE. — Vous auriez pu insister davantage.

BERNARD. — C'est la faute au soufflé.

ACTE III

Même décor. Une demi-heure après. Martine est étendue sur le canapé. Gilbert entre, venant de la salle à manger, tenant à la main un morceau de gâteau qu'il achève de manger.

GILBERT. — Madame va mieux ? Peut-on espérer avoir l'honneur de vous recompter parmi nous autour de la table familiale ?

MARTINE. — Non.

GILBERT. — Bon. Une qui se régale, qui se pourlèche les babines, c'est Eliane. Elle ne doute pas une seconde que c'est sa présence qui t'a flanqué la migraine. Elle rayonne de joie, elle craque de plaisir, la chère petite. Jubilation et ravissement, voilà son état. Tu reviens ?

MARTINE. — Non. Dis à Bernard de venir me rejoindre, nous partons.

GILBERT. — Laisse-lui achever son dessert, à ton séducteur. Tu ne veux pas un morceau de gâteau ? Une merveille ! Ton mari a des adresses étonnantes. Il l'a acheté devine où ?

MARTINE, *énervée.* — Je m'en moque. Si Bernard ne vient pas immédiatement, je fais du scandale.

GILBERT. — Je vais annoncer ça à Eliane, elle va en éclater de joie.

Mme Decluze entre, apportant un morceau de sucre qui trempe dans un petit verre d'alcool.

Mme DECLUZE. — Tiens, avale ça. Tu te sentiras aussitôt mieux : un sucre trempé dans de l'alcool.

GILBERT. — Pour la migraine ?

Mme DECLUZE. — Martine disait qu'elle avait mal au cœur.

MARTINE. — Je n'ai plus de migraine, je n'ai plus mal au cœur. Je n'ai qu'une envie, celle de partir.

Mme DECLUZE. — Attends au moins la fin du repas.

MARTINE. — C'est ça. Repas, café, liqueurs et partie de bridge également, sans doute ? Je pourrais aussi patienter jusqu'à ce que Christian soit allé se coucher ! En voilà assez !

GILBERT. — Je vais prévenir Bernard que son bel amour s'impatiente.

Mme DECLUZE. — Chantaume ne peut pas quitter la table en ce moment. Il est actuellement sous le charme...

GILBERT. — D'Eliane ? Ça devient amusant ! Il va peut-être se raviser, l'enlever à ta place ?...

MARTINE. — Pauvre imbécile, il se moque bien d'elle !

Mme DECLUZE. — C'est juste. Il n'a d'yeux et d'oreilles que pour Christian. Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais ton mari est très brillant, ce soir.

MARTINE. — Il est toujours brillant avec les autres. Il a toujours réservé ses silences pour moi.

Cette fois-ci, c'est le docteur Villemont qui vient aux nouvelles.

DOCTEUR VILLEMONT. — Alors, comment vas-tu, ma petite Martine ?

MARTINE, *énervée.* — Très bien, c'est complètement terminé...

DOCTEUR VILLEMONT. — Ah ! tant mieux ! Alors, tu reviens à table avec nous ?

MARTINE. — Non, excusez-moi... Je... j'ai à parler à M. Chantaume...

DOCTEUR VILLEMONT. — A Chantaume ? Je vais l'appeler tout de suite.

GILBERT. — Non.

DOCTEUR VILLEMONT. — Pourquoi non ?

Mme DECLUZE. — Non. Elle doit d'abord parler à son mari. Souviens-toi que tu me l'as promis.

MARTINE. — Moi ou Bernard. Justement, j'appelle Bernard à ce sujet.

DOCTEUR VILLEMONT. — Quelle est donc cette affaire qui te tient tant à cœur ?

Mme DECLUZE. — Vous le saurez toujours assez tôt, Edouard.

Eliane entre à son tour.

ELIANE. — Ma chérie, tu ne vas pas plus mal ?

MARTINE. — Mais non, c'est fini.

ELIANE. — Ah ! tu me rassures. Je voyais tout le monde quitter la table peu à peu et ne pas revenir, je commençais à m'inquiéter. Ma pauvre Martine, je te trouve pâlotte, les traits un peu tirés. Je suis désolée, ce n'est pas mon arrivée impromptue, au moins, qui t'a mise dans cet état ?

MARTINE. — Non, non, rassure-toi, ma chérie, tu n'y es pour rien. Ta présence ici ce soir — un peu inattendue, je l'avoue — n'a eu aucune influence sur mon humeur.

ELIANE. — Ah ! tant mieux. Je suis si heureuse de t'avoir revue, si contente. Ton mari a eu une idée merveilleuse de m'amener... Tu ne trouves pas ?

GILBERT. — Merveilleuse !

MARTINE. — Et si imprévisible !

Mme DECLUZE. — Il n'a que des idées comme ça.

MARTINE. — Oui. Il n'a pas des réactions normales. Ainsi, vous le voyez, le seul à ne pas s'inquiéter de mon état, c'est lui !

GILBERT. — Lui et Chantaume.

ELIANE. — C'est qu'ils écoutent tous les deux le Lyonnais...

DOCTEUR VILLEMONT. — Lui ? Il n'a pas dit un mot pendant tout le repas.

ELIANE. — C'est qu'il mangeait.

Mme DECLUZE. — Ah ! pardon, il a dit deux fois : « C'est bien bon. »

ELIANE. — Eh bien, cette fois-ci il parle.

Mme DECLUZE. — Pour se plaindre des affaires, probablement.

ELIANE. — Non, il parle cuisine. Et il est très intéressant.

Mme DECLUZE. — C'est en effet le seul sujet de conversation où un soyeux lyonnais fasse étalage d'un certain optimisme.

ELIANE. — Il parle de quenelles soufflées... de dindes farcies...

GILBERT. — La dinde devrait rappeler à Christian sa femme, évidemment...

DOCTEUR VILLEMONT. — Gilbert, quand tu n'auras que des plaisanteries de cette qualité à nous offrir...

GILBERT. — C'est tout ce qu'elle mérite !

DOCTEUR VILLEMONT. — Tu commences à être agaçant. Je me demande comment Martine peut te supporter.

MARTINE. — Oh ! je n'en ai plus pour longtemps, c'est ce qui me donne la patience de l'entendre !

ELIANE. — Vous allez vous absenter, Gilbert ?

GILBERT. — Non. Elle.

DOCTEUR VILLEMONT. — Martine ? Allons donc !

Christian et Battandier entrent à leur tour.

CHRISTIAN. — Très intéressant, monsieur Battandier. En tout cas, je retiens l'adresse. *(Il vient à Martine.)* Ma petite Martine, M. Battandier va nous envoyer un de ces petits beaujolais de propriétaire...

MARTINE. — Je n'en boirai pas, hélas !

CHRISTIAN. — Depuis quand n'aimes-tu plus le beaujolais ?... Au fait, comment te sens-tu ? Mieux, je suppose ?

MARTINE. — Ça va tout à fait bien, merci. Ton inquiétude ne t'a pas coupé l'appétit, j'espère ?

CHRISTIAN. — Je savais bien que ce n'était rien. Un petit malaise passager, un accès de mauvaise humeur assez compréhensible, après tout.

ELIANE, *à Martine.* — J'en étais sûre, c'est à cause de moi. Oh ! je suis désolée.

MARTINE. — Mais pas du tout, je te le répète... Si tu savais comme tu es loin de tout ça, ma chérie !

CHRISTIAN, *à Bernard qui vient d'entrer.* — Et vous, cher monsieur, ça va ? Il m'a semblé que vous étiez préoccupé pendant tout le repas.

BERNARD. — Moi ? Nullement.

MARTINE. — Mais si, Bernard, vous l'étiez, et c'est tout naturel.

CHRISTIAN. — Ah ! oui, pourquoi ?

MARTINE. — M. Chantaume doit avoir avec toi une importante conversation, tu le sais bien.

CHRISTIAN. — Ah ! oui, je l'avais oublié.

MARTINE. — Une conversation urgente.

GILBERT. — Urgente et délicate. Particulière et tendancieuse.

CHRISTIAN. — Vraiment ? Vous voulez bien que nous prenions le café, d'abord ?

BERNARD. — Mais...

Il a un regard vers Martine.

MARTINE. — Non.

GILBERT. — Si. Moi, je dis si. Ça peut attendre après le café. Voilà ce que je propose : café, conversation Christian-Chantaume, alcool. *(A Christian :)* Pour te remettre. *(Désignant Bernard :)* Ou pour toi, après tout.

CHRISTIAN. — Parfait. *(Il va sonner.)* Moi, je propose ceci : café, alcool, conversation. Et ensuite, petit bridge.

DOCTEUR VILLEMONT. — Excellent.

MARTINE. — Ah ! non, il n'y aura pas de bridge.

CHRISTIAN. — Au contraire. Tout le monde sait jouer, nous ferons deux tables.

MARTINE. — Moi, c'est bien simple, je ne jouerai pas.

BERNARD. — Moi non plus.

GILBERT. — Et je me demande, Christian, si tu auras envie de jouer...

Mme DECLUZE. — Après la conversation...

ELIANE. — Oh ! mais cette entrevue m'a l'air très importante.

BERNARD. — Très.

DOCTEUR VILLEMONT. — Vous ne pourriez pas remettre ça à demain matin ? Au diable les affaires pour ce soir !

CHRISTIAN. — M. Chantaume pourrait m'en toucher deux mots dans un coin.

BERNARD. — C'est difficile.

Mme DECLUZE. — Il vous faudra de la place.

GILBERT. — Grand comme un ring, à peu près.

Aurélie est entrée avec le plateau qu'elle a

posé. Très calmement Christian sert le café, ce qui énerve Martine.

MARTINE. — Christian, tu entends ? Tout ce qui se dit ne te rend pas impatient de savoir ?

CHRISTIAN. — Non. D'abord je te dirai, ma chérie, qu'en affaires il ne faut jamais laisser voir sa curiosité. La situation est simple : M. Chantaume veut me parler, moi je n'ai rien à lui dire. Il est offrant, je ne suis pas forcément preneur. N'est-ce pas, monsieur Battandier ?

BATTANDIER. — Oh ! c'est indiscutable. A propos, vous avez le contrat ?

CHRISTIAN. — Oui, j'ai tout préparé : vous n'avez plus qu'à signer.

BATTANDIER. — Bon. Alors, café, liqueurs, conversation et signature.

DOCTEUR VILLEMONT. — Je me demande quelle affaire vous avez à proposer à mon fils ?

MARTINE. — En tout cas, il n'a rien à offrir. Le preneur, c'est lui.

Mme DECLUZE. — Je trouve que ce petit jeu d'allusions a assez duré. C'est moi qui vais d'abord parler à Christian.

DOCTEUR VILLEMONT. — Allons, bon !

GILBERT. — Moi aussi.

MARTINE. — Non, non, vous allez déformer la chose, la monter contre Bernard. Je ne le veux pas. Puisqu'il en est ainsi, c'est moi qui parlerai à Christian.

GILBERT. — Non. Moi !

CHRISTIAN. — Une minute, s'il vous plaît. Procédons par ordre. Martine, sers le café.

MARTINE. — Voilà ce que je suis pour lui : une poupée et une servante.

GILBERT, *écumant.* — Et une imbécile.

DOCTEUR VILLEMONT, *avec reproche.* — Ah ! tu passes les bornes !

BERNARD. — Je te prie d'être poli avec...

GILBERT. — Avec qui ?

BERNARD. — ... Avec Mme Villemont.

BATTANDIER. — Il est certain que Monsieur est très familier dans ses façons...

CHRISTIAN, *à Battandier.* — Gilbert est le cousin de ma femme. Ils se sont connus au berceau. Ce qui excuse — en partie — la liberté de ses propos. *(A Gilbert :)* Un peu de tenue tout de même, mon petit vieux. Il faut toujours rester calme. En toutes circonstances. *(A Eliane :)* Voulez-vous faire la jeune fille de la maison, chère Eliane ?

ELIANE. — Avec joie. Trop heureuse de dégager Martine d'une corvée.

CHRISTIAN. — Merci. Servez de cette framboise à M. Battandier, il l'appréciera.

MARTINE. — Tu peux en offrir aussi à M. Chantaume.

BERNARD. — Non, merci. Jamais d'alcool.

GILBERT. — Il a l'estomac fragile et le foie délicat.

CHRISTIAN. — Je m'excuse de ce dîner manqué.

BATTANDIER. — Mais pas le moins du monde. Le soufflé était merveilleux de légèreté, le pâté en croûte était excellent et votre puligny-montrachet de premier ordre.

CHRISTIAN. — Vous êtes trop indulgent, mais je pensais à l'indisposition de ma femme.

BATTANDIER. — Ah ! c'est exact... le malaise de Mme Villemont a été fâcheux. Heureusement, en un sens, il s'est produit après le soufflé...

MARTINE. — Oui... M. Battandier l'appréciait tellement. J'ai attendu qu'il en ait repris une troisième fois... et maintenant que M. Battandier a son petit verre de framboise, je te serais obligé d'accorder enfin à M. Chantaume l'entretien important qu'il te réclame en vain depuis deux heures...

CHRISTIAN. — Je te fais remarquer, Martine, que M. Chantaume n'a jamais réclamé.

MARTINE. — Eh bien, je le fais pour lui. Il est très pressé, figure-toi, sa voiture est en bas, il n'a plus de temps à perdre.

BERNARD. — En effet, j'ai à rouler toute la nuit, il faut que je parte.

CHRISTIAN. — Vous allez rouler seul ? *(Martine, sers encore une tasse de café à M. Chantaume.)* Quand on est seul, on peut s'endormir au volant. Pourquoi n'attendez-vous pas à demain matin ? Ce départ est si urgent ?

MARTINE. — Oui, très. Premièrement, M. Chantaume ne part pas seul.

CHRISTIAN. — Hé ! hé !

GILBERT. — Bernard part avec une dame.

CHRISTIAN. — Ça n'a pas l'air de te remplir de joie.

GILBERT. — C'est-à-dire que j'écume, que j'éclate, que je suffoque.

ELIANE. — Non ? On peut savoir qui est la dame ?

BERNARD. — Non. C'est encore un secret.

MARTINE. — Pour très peu de temps. Tu en seras très étonnée, Eliane, et sans doute réjouie. Un beau potin à répandre.

GILBERT. — Un potin ? Un scandale, oui. La chute d'une réputation, une femme mise au banc de la société ! *(A Bernard :)* Quant à toi, mon petit bonhomme, n'espère pas t'en tirer sans éclaboussures...

BERNARD. — Si tu me fichais la paix ?

ELIANE. — Mes enfants, je commence à trouver cette soirée très réussie.

DOCTEUR VILLEMONT. — Gilbert, comme d'habitude, se mêle de ce qui ne le regarde pas. Nous n'avons pas à intervenir dans la vie privée de M. Chantaume.

CHRISTIAN. — C'est exactement mon avis. *(A Martine :)* Tu connais la dame en question ?

MARTINE. — Oui.

Mme DECLUZE. — Moi aussi. Et je ne lui ai pas caché mon opinion. Elle va commettre une folie irréparable. Mais je voudrais vous parler, mon petit Christian...

CHRISTIAN. — Vous aussi, à quel sujet ?

Mme DECLUZE. — De ce... cet enlèvement, justement.

CHRISTIAN. — Oh ! moi, j'ai pour principe de ne pas m'occuper des affaires des autres...

MARTINE. — D'ailleurs, M. Chantaume t'en parlera lui-même.

CHRISTIAN. — S'il le juge utile, je ne le lui défends pas. Mais qu'il ne compte sur aucun conseil de ma part.

MARTINE. — Christian, pour l'amour du ciel, parle à M. Chantaume.

CHRISTIAN. — Tu es si pressée ?

MARTINE. — Lui aussi. Il devrait déjà être loin.

CHRISTIAN. — Tu voudrais le mettre à la porte que tu ne t'y prendrais pas autrement.

MARTINE. — Moi ? Le mettre à la porte ? Maman, tu ne trouves pas que Christian frôle le ridicule ?

Mme DECLUZE. — Non, pas une seconde.

CHRISTIAN. — Vous me trouvez ridicule, monsieur Chantaume ?

BERNARD. — Il faut excuser Mme Villemont.

CHRISTIAN. — Pardon. Si quelqu'un doit solliciter l'indulgence pour ma femme, c'est moi, son mari, car je trouve qu'elle se conduit en ce moment en dehors de toutes les règles de la bienséance.

MARTINE. — Je t'en prie, Christian, n'aggrave pas ton cas.

CHRISTIAN, *aux autres.* — Je vous demanderai même la permission de me laisser seul un instant avec ma femme. Vous permettez, monsieur Chantaume ?

BERNARD. — C'est-à-dire...

MARTINE. — Oh ! et puis, après tout, ça vaut mieux ainsi.

BERNARD. — Mais non. Je tiens absolument à parler à votre mari.

CHRISTIAN. — Je vous promets de vous accorder aussitôt après un entretien. Gilbert, veux-tu faire passer tout le monde à côté ?... Vous m'excuserez, monsieur Battandier ?

BATTANDIER. — Mais voyons, vous êtes chez vous.

GILBERT. — Aurélie a débarrassé la table. Par ici, messieurs-dames.

BATTANDIER. — Si nous emportions la framboise et les petits verres ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Excellente idée ! Avec mon fils, les soirées sont toujours inattendues. Nous devions dîner à quatre...

ÉLIANE. — En tout cas je ne regrette pas d'être venue. Bernard, je vais vous mettre au supplice de la question. Je veux absolument savoir qui vous enlevez.

GILBERT, *avant de sortir, à Bernard qui hésite à sortir.* — Après vous, suborneur.

Tout le monde va sortir, sauf Mme Decluze qui revient vers Christian qu'elle embrasse.

Mme DECLUZE. — Mon petit Christian, vous n'avez rien à vous reprocher. Je suis entièrement avec vous quoi que vous décidiez. J'ai mis au monde une idiote !

Elle sort. Un petit silence. Christian est toujours très calme.

CHRISTIAN. — Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais tu es insupportable ce soir.

MARTINE. — Je m'en aperçois très bien.

CHRISTIAN. — M. Battandier va emporter d'ici une impression déplorable.

MARTINE. — Si tu savais comme je m'en moque.

CHRISTIAN. — Pas moi. C'est un homme que j'ai en grande estime, que je serais désolé de désobliger. Et tu te conduis comme s'il n'existait pas. C'est une façon de le traiter que je ne peux tolérer. Je te demande donc d'être aimable avec lui et de ne pas lui faire sentir par ton sans-gêne sa mise simple et ses façons de provincial.

MARTINE. — La leçon de morale est terminée ?

CHRISTIAN. — Je n'aime pas non plus la façon dont tu traites M. Chantaume.

MARTINE. — Je suis trop familière, peut-être ?

CHRISTIAN. — Non, plutôt cavalière. On dirait qu'il t'appartient.

MARTINE. — Tu ne crois pas si bien dire.

CHRISTIAN. — Oh ! j'ai tout de suite compris qu'il te faisait la cour. Il a toutes les maladresses, toutes les absences mentales des amoureux. Ce n'est pas une raison pour que tu prennes des airs de petite dompteuse.

MARTINE. — Pour ne pas choquer M. Battandier, sans doute ?

CHRISTIAN. — Non, cette fois-ci, c'est pour toi. Évite-moi cette petite comédie ridicule.

MARTINE. — Ah ! bon... parce que tu me trouves ridicule ?

CHRISTIAN. — Oui. Et maintenant, sois gentille, va retrouver les autres. Je vais parler à Chantaume. Je me demande ce qu'il a de si important à me demander.

MARTINE. — Moi.

CHRISTIAN. — Tu dis ?

MARTINE. — Mon cher Christian, tu m'as donné une petite leçon de savoir-vivre, permets-moi à mon tour de parler. Si quelqu'un a été ridicule, ce soir, c'est toi. Oh ! sois sans inquiétude, M. Battandier n'y a vu que du feu, mais pour les autres — sauf ton père qui n'est au courant de rien — celui qui a fait sourire, ce n'est pas moi.

CHRISTIAN. — Quand tu parleras autrement que par énigmes, je te comprendrai.

MARTINE. — Quand nous nous sommes mariés, qu'avions-nous convenu ?

CHRISTIAN. — Si tu le veux bien, nous parlerons de ça à un autre moment.

MARTINE. — L'heure est venue, au contraire. Nous nous étions promis de nous aimer toujours. Et si l'un de nous flanchait il devait prévenir l'autre. Alors, je te préviens.

CHRISTIAN. — Tu flanches ?

MARTINE. — Oui.

CHRISTIAN. — Et tu t'en es aperçue ce soir ?

MARTINE. — Ça fait déjà quelque temps.

CHRISTIAN. — Tu me mens donc depuis quelque temps ?

MARTINE. — Je voulais toujours te parler... et puis...

CHRISTIAN. — Tu n'osais pas ?

MARTINE. — Ce n'est pas ça, mais...

CHRISTIAN. — Tu avais honte.

MARTINE. — Non, mais...

CHRISTIAN. — Tu n'étais pas sûre ?

MARTINE. — Laisse-moi parler, à la fin. Je ne t'ai encore rien dit, parce qu'une scène de ce genre est toujours pénible.

CHRISTIAN. — C'est bien ce que je disais. Tu n'osais pas, tu avais honte, tu n'étais pas sûre.

MARTINE. — En tout cas, te voilà prévenu.

CHRISTIAN. — Et tu flanches... avec qui ?

MARTINE. — Bernard Chantaume.

CHRISTIAN. — Non ?

MARTINE. — Si. Et je pars ce soir avec lui.

CHRISTIAN. — Comme ça... tout de suite... en pleine nuit ?

MARTINE. — La chose était décidée depuis plusieurs jours...

CHRISTIAN. — Depuis quelques jours ? Voyons, voyons, si ma mémoire est bonne... hier soir encore...

MARTINE. — Quoi ?

CHRISTIAN. — Nous avons...

MARTINE. — Oh ! je t'en prie... ce n'est pas le moment de parler de ça... D'ailleurs, c'est toi qui...

CHRISTIAN. — D'accord, mais je n'ai pas tellement dû insister... Au contraire... Et tu te disais à ce moment-là : « c'est la dernière fois avec lui ».

MARTINE. — Vraiment, Christian, tu as un manque de tact... Je te dis que je te quitte, que je pars avec un autre, et voilà ce que tu trouves à me répondre ?

CHRISTIAN. — Excuse-moi... c'est une remarque que je fais en passant... Continue.

MARTINE. — Je n'ai plus rien à te dire. C'est à toi à me faire les reproches habituels.

CHRISTIAN. — Mais, ma chérie, je n'ai rien à te reprocher. Tu as été pour moi, jusqu'à cette minute, une épouse parfaite... en tout cas, tu m'en as donné les apparences.

MARTINE. — Je te préviens que je t'ai été fidèle, je ne suis pas la maîtresse de Bernard.

CHRISTIAN. — Je te remercie.

MARTINE. — Maintenant... Christian, j'aimerais que nous nous quittions gentiment, sans mots inutiles...

CHRISTIAN. — Pourquoi en dis-tu ?

MARTINE. — Si tu crois que c'est commode de quitter son mari... un homme avec qui on a vécu pendant six années... Je voulais te laisser une lettre, t'expliquer mes raisons... mais maman a tenu à ce que je te parle, elle trouvait ça plus loyal...

CHRISTIAN. — Ta mère est au courant ?

MARTINE. — Depuis cet après-midi. C'est Gilbert qui l'a prévenue.

CHRISTIAN. — Gilbert sait aussi ?

MARTINE. — Oui. Naturellement, tous deux sont contre moi. Ils ont tout fait pour me dissuader, me retenir... mais ma décision est irrévocable, Christian... Tout ce que tu pourras dire n'y changera rien...

CHRISTIAN. — Bon. Alors je ne dis rien.

MARTINE. — Et je m'en vais...

Un petit silence rempli de gêne.

CHRISTIAN. — Eh bien... va-t'en.

MARTINE. — Je te remercie. J'étais sûre que tu comprendrais... *(Elle en est cependant moins sûre qu'elle ne le dit. Cette acceptation si simple la déconcerte. Elle insiste :)* Tu sais, je parle sérieusement, je ne plaisante pas. Je pars.

CHRISTIAN. — Mais oui.

MARTINE, *un peu vexée.* — A la bonne heure, tu prends la chose avec sérénité. J'avais peur que tu cries, que tu fasses une scène, que tu sois brutal... J'avoue que ton calme dépasse mes espérances... La femme avec qui tu as vécu six ans, à laquelle tu avoues toi-même n'avoir rien à reprocher, cette femme, dis-je, t'annonce qu'elle te quitte, qu'elle part avec un autre, et tu ne trouves rien d'autre à lui répondre que « va-t'en ! » Comme sang-froid, on fait difficilement mieux. Ou bien tu n'as pas de nerfs, pas de cœur, pas de... *(Elle s'arrête.)* Il est vrai qu'il y a M. Battandier, il ne faut pas lui gâcher sa soirée.

CHRISTIAN. — Il y a aussi Eliane.

MARTINE. — Oh ! celle-là, tu aurais pu te dispenser de l'amener ce soir !

CHRISTIAN. — Excuse-moi... je ne pouvais pas prévoir. Figure-toi qu'elle est venue me relancer au bureau. Son mari est en voyage...

MARTINE. — Et elle est allée te faire du charme...

CHRISTIAN. — Oui, naturellement. Elle s'est plainte aussi de ne plus te voir. Alors je l'ai invitée à dîner.

MARTINE. — Vraiment, tu as de ces idées ! Eliane est une garce qui ne pense qu'à détruire les ménages.

CHRISTIAN. — En tout cas, pour le nôtre, elle arrive trop tard.

MARTINE. — Tiens, c'est elle qui m'a présenté Bernard. Je suis sûre qu'elle se doute de quelque chose. C'est une fille qui flaire le drame.

CHRISTIAN. — Quel drame ?

MARTINE. — Mais mon départ.

CHRISTIAN. — Il n'y aura pas de sang. Je t'en donne ma parole.

MARTINE. — En tout cas, elle ne manquera pas de me débiner, de faire des ragots. Elle racontera à tout le monde que je quitte un mari formidable, etc. Eh bien, sais-tu ce que je pourrais lui répondre si je voulais m'en donner la peine ? C'est que, pour la première fois, j'ai la sensation d'exister, d'avoir un volume, un poids. J'ai enfin rencontré un homme qui ne pense pas qu'à mon corps, qui n'a pas pour moi que du désir, mais qui me parle, m'écoute, m'admire jusque dans mes défauts, un homme qui n'a pas un sourire accusé en me regardant...

Elle s'arrête.

CHRISTIAN. — Continue.

MARTINE. — A quoi bon... Tout ce que je pourrais dire maintenant... il est trop tard. Adieu, Christian. *(Elle va à la porte de sa chambre.)* Tout de même, j'avoue que je m'attendais de ta part à une autre réaction. Autre chose que ce « va-t'en ». C'est à se demander si tu n'attendais pas ce moment, si tu ne le souhaitais pas. C'est à se demander si tu m'as jamais aimée, c'est à se demander si tu n'as pas flanché toi aussi, et avant moi ! Allons, avoue-le, tu peux bien tout dire maintenant que c'est fini entre nous. Eliane, je parie... cette garce d'Eliane... Ah ! si je savais ça, je ne me le pardonnerais jamais, tu entends...

CHRISTIAN. — A partir d'aujourd'hui... j'ai tous les droits, j'espère.

MARTINE. — D'aujourd'hui seulement, mais pas avant. Christian, jure-moi que tu ne m'as jamais trompée.

CHRISTIAN. — Je te le jure.

MARTINE. — Merci. J'aurai moins de peine à te quitter... Enfin, je veux dire, c'est mieux. Notre aventure n'aura été gâchée par rien, elle aura été ratée, mais sans tricherie, sans tromperie. Adieu, Christian. Je voudrais partir sur un mot gentil...

CHRISTIAN. — De moi ou de toi ?

MARTINE. — Un mot chacun, si tu le veux bien. *(Elle s'émeut elle-même, car Christian ne manifeste aucune émotion.)* Quand je pense que je ne t'ai jamais vu pleurer ! Même ce soir.

CHRISTIAN. — Écoute, Martine, tu vas me quitter tout à l'heure pour toujours, dis-tu ?

MARTINE. — Oui, pour toujours.

CHRISTIAN. — Alors c'est le moment ou jamais de te le dire : c'est moi que tu aimes.

MARTINE. — Hein ?

CHRISTIAN. — Tu vas coucher avec un autre en pensant à moi. Tu regretteras ton geste, mais il sera trop tard.

MARTINE. — C'est ce que tu appelles une phrase gentille ?

CHRISTIAN. — Elle est sincère.

MARTINE. — Non, entendre ça ! Mais que faut-il faire pour que tu perdes la confiance que tu as en toi ? Je t'annonce que je pars avec un autre, tu me dis « va-t'en » et, par-dessus le marché, tu es persuadé que je t'aime toujours. Tu mériterais... ce qui va arriver, d'ailleurs. Dès ce soir je serai à lui... Et sans penser à toi. J'en arrive à regretter de ne pas t'avoir trompé.

CHRISTIAN. — Tu n'as pas dû en avoir tellement envie.

MARTINE. — Oh ! Ah ! non, c'est à vous faire regretter d'être une femme honnête.

CHRISTIAN. — Tu es jeune, tu as toute ta vie pour te rattraper.

MARTINE. — Et je t'ai donné six ans de ma vie !

CHRISTIAN. — Moi aussi.

MARTINE. — Pardon, les années d'une femme comptent double.

CHRISTIAN. — C'est sans doute pour ça qu'elles oublient si souvent de les compter.

MARTINE. — Ce n'est pas le moment d'essayer de faire de l'esprit. Tu devrais avoir honte de ton attitude.

CHRISTIAN. — Excuse-moi, je ne suis pas un homme de tradition.

MARTINE. — Au fond, tu rognes. Monsieur plastronne, mais il en a pris un coup dans l'estomac. Seulement son orgueil de mâle lui interdit de le laisser paraître. Tu me fais penser à ces boxeurs qui regagnent leur coin en sautillant pour faire croire qu'ils sont toujours en souffle.

CHRISTIAN. — Peut-être.

MARTINE. — Ah ! enfin.

CHRISTIAN. — Je t'aimais, Martine, et tu peux partir sans remords, j'aurai du chagrin.

MARTINE. — Ah ! si j'en étais sûre !

CHRISTIAN. — Repasse demain matin. Mes cheveux seront peut-être devenus blancs.

MARTINE. — Oh ! ce que je suis contente de te quitter !

Gilbert entre, venant aux nouvelles.

GILBERT. — Alors ?

MARTINE. — C'est fait.

GILBERT. — Et puis ?

CHRISTIAN. — Elle part.

GILBERT. — C'est tout ?

CHRISTIAN. — Que veux-tu de plus ?

GILBERT. — Des coups ! Je veux des gifles, des coups de pied au c... ! Il y a trois semaines que je leur dis à tous les deux que si tu apprenais ce qui se prépare ça irait mal.

CHRISTIAN. — Tu étais donc au courant ?

GILBERT. — Je voulais t'avertir, mais il n'y a pas eu moyen de te parler.

MARTINE. — D'ailleurs ça n'aurait rien changé.

GILBERT. — Tu ne vas tout de même pas la laisser partir ?

CHRISTIAN. — Mais si, mon vieux.

GILBERT. — Tu ne l'aimes donc pas ?

CHRISTIAN. — Ça n'a aucun rapport. J'ai trop le goût de la liberté pour empêcher les autres de faire ce qu'ils veulent.

GILBERT. — Martine n'est pas les autres, c'est « ta » femme.

MARTINE. — Ah ! toi aussi, tu es révolté par son attitude.

GILBERT. — Pardon, pardon, femme adultère, je suis simplement étonné de sa mansuétude. A sa place je t'aurais flanqué une bonne correction, enfermée à double tour dans ta chambre et je dirais à mon ami Gilbert de m'envoyer ton complice.

CHRISTIAN. — Au fait, je l'oubliais celui-là. Amène-le.

GILBERT. — Avec joie. *(Il va à la porte et s'arrête.)* Un bon direct en pleine figure pour commencer. Et après, on cause. Je te l'envoie.

Il sort.

MARTINE. — Je t'interdis de frapper Bernard.

CHRISTIAN. — Je ferai ce qu'il me plaît. N'oublie pas que tu n'as plus aucun droit sur moi.

MARTINE. — D'ailleurs, Bernard est homme à se défendre... Mais je vous empêcherai d'en venir aux coups.

Entre Mme Decluze, curieuse elle aussi.

Mme DECLUZE. — Alors, mon cher petit Christian ?

MARTINE. — Ne t'attendris pas, maman. Il est en pleine forme, tout va très bien, j'ai ma liberté.

Mme DECLUZE. — Quelle faillite ! Je suis désolée de vous avoir donné une fille pareille. Vous méritez tellement mieux que cette écervelée !

CHRISTIAN. — J'ai eu avec elle six années de bonheur parfait, vous n'avez rien à vous reprocher, vous êtes une belle-mère comme on n'en fait plus et le départ de Martine ne doit rien changer à nos relations.

Mme DECLUZE. — Au contraire, mon petit Christian, je veux m'occuper de votre maison, je serai votre « housekeeper ». D'abord, j'ai toujours déploré la façon dont Martine avait arrangé la distribution des pièces. Le salon n'a pas sa place ici...

CHRISTIAN. — Oui, je l'ai toujours pensé... mais Martine y tenait et je ne lui ai jamais rien refusé. Je lui ai même toujours cédé.

Mme DECLUZE. — Trop cédé. Vous l'avez gâtée. Que diriez-vous d'installer la salle à manger ici ? Je verrais le bahut à cette place.

MARTINE. — Ah ! non, maman, attends au moins que je sois partie.

Gilbert entre, précédant Bernard.

GILBERT. — Bernard Chantaume, poids moyen.

Martine va à lui.

MARTINE. — Bernard, tout le monde est odieux avec moi, mais je vous en prie, restez calme, nous avons notre liberté et c'est l'essentiel.

BERNARD. — Vous avez raison, il n'y a que cela qui compte. Laissez-moi seul avec votre mari.

MARTINE. — Non, je veux empêcher toute brutalité.

CHRISTIAN. — N'aie pas peur : M. Chantaume est mon invité.

GILBERT, *déçu.* — Alors, vous ne vous battez pas ?

CHRISTIAN, *à Bernard.* — Gilbert ne pense toujours qu'aux solutions faciles. Pourquoi me colleter avec M. Chantaume ? Parce qu'il me prend ma femme ? C'était à moi de mieux la garder, n'est-ce pas, Martine ? Nous n'étions pas des amis, nous deux, il n'y a pas trahison de votre part et du moment que Martine était malheureuse avec moi, vous aviez le droit de la consoler, vous aviez le droit d'espérer lui donner le bonheur qu'elle réclame et auquel elle a droit.

Mme DECLUZE. — J'avoue, Christian, que j'ai du mal à suivre votre raisonnement.

GILBERT. — Martine n'avait pas le droit de chercher ailleurs...

MARTINE. — Je n'ai pas cherché.

BERNARD, *à Christian.* — Votre attitude est assez déconcertante, je l'avoue.

CHRISTIAN. — Que m'importe votre jugement, monsieur. Voyez-vous, je n'ai pas le goût de la propriété. J'aime conquérir, j'aime vaincre, j'aime gagner, mais je n'aime pas amasser. Encore moins garder ce qui veut s'échapper. J'ai épousé Martine parce que je la plaçais au-dessus de toutes les autres, elle vient de rentrer dans le rang de la façon la plus banale. Emmenez-la, monsieur.

BERNARD. — Je vous remercie.

CHRISTIAN. — Il n'y a pas de quoi.

MARTINE. — Je voudrais bien savoir de quoi j'ai l'air ? Je trouve cette situation extrêmement déplacée et l'attitude de Christian vraiment inadmissible. Je vais faire mes paquets et nous filons. *(En passant devant Christian.)* Tout ce qui arrive, c'est ta faute.

Elle va dans sa chambre, furieuse.

BERNARD. — Ma position est extrêmement délicate. Vous m'avez reçu chez vous, invité à dîner...

CHRISTIAN. — Et vous emmenez ma femme au dessert.

BERNARD. — Mais tout se passe d'une façon tellement inattendue...

Mme DECLUZE. — Je vous avais prévenu, mon gendre n'est pas comme les autres.

BERNARD. — Ah ! c'est un fait. Je n'ai pas l'habitude d'enlever une femme à son mari — c'est la première fois que ça m'arrive — mais j'avais l'impression que ça devait avoir un autre ton, une autre allure...

GILBERT. — Ça manque de coups !

BERNARD. — En tout cas, croyez bien que j'éprouve pour votre femme — enfin Martine — un sentiment profond, durable. Je saurai la rendre heureuse.

CHRISTIAN, *à Mme Decluze.* — On dirait une demande en mariage, vous ne trouvez pas ?

BERNARD. — Vraiment, vous prenez la chose avec un calme, une légèreté. Je m'étais préparé pour un esclandre, une scène brutale, violente. Et je suis un peu désorienté, je l'avoue... Je vous le demande à mon tour, de quoi ai-je l'air ?

GILBERT. — D'un couillon, je te le dis.

Mme DECLUZE. — Vous êtes complètement ridicule, mon cher monsieur.

BERNARD. — Eh bien, ça n'est pas de jeu.

Mme DECLUZE. — L'amant attendant devant le mari sa belle qui fait ses paquets.

BERNARD. — Le mari complaisant.

CHRISTIAN. — Cher monsieur, ne prenez pas mon calme pour de la faiblesse. Un mot de trop prononcé par vous et il y aurait peut-être la bagarre souhaitée par Gilbert.

GILBERT. — Dis-le ! Oh ! dis-le, que je me régale !

BERNARD. — Non. J'ai horreur des situations ridicules et je n'ai plus rien à faire ici. *(A Christian :)* Veuillez dire à Martine que je l'attends dans ma voiture. Vous m'excuserez auprès de tout le monde. Au revoir, madame.

Il s'incline assez froidement devant Mme Decluze et sort avec dignité.

Mme DECLUZE. — C'est ce qu'il avait de mieux à faire.

CHRISTIAN. — Je me demande comment papa va supporter ce coup.

Eliane ouvre la porte.

ELIANE. — La conférence est terminée ? Nous pouvons revenir ?

CHRISTIAN. — Mais oui. *(Il va au-devant de Battandier et du docteur Villemont qui entrent à la suite d'Eliane.)* Vraiment, monsieur Battandier, je suis confus de l'hospitalité que je vous donne ce soir.

BATTANDIER. — Entre associés on ne se gêne pas.

CHRISTIAN. — Nous ne le sommes pas encore.

BATTANDIER. — J'en ai profité pour signer le contrat.

ELIANE. — Où est passé Bernard ?

Mme DECLUZE. — Chantaume ? Il est parti.

ELIANE. — Comme ça, sans dire au revoir ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Je parie que Christian l'a roulé.

CHRISTIAN. — Non. Oh ! non.

BATTANDIER. — Avait-il une affaire intéressante à vous proposer, au moins ?

CHRISTIAN. — Non. Pas pour moi.

DOCTEUR VILLEMONT. — Bref, il est parti bredouille.

ELIANE. — Et Martine ? Je ne la vois pas. Elle n'est pas à nouveau souffrante, au moins ?

GILBERT. — Si. Justement. Délirante et furax. Sinoquée et à la dérive.

BATTANDIER. — Quoi ?

Mme DECLUZE. — Martine a été reprise de ses maux de tête... elle a décidé de se mettre au lit et m'a priée de l'excuser auprès de vous.

DOCTEUR VILLEMONT. — Je vais aller voir ce qu'elle a.

Mme DECLUZE. — Non, Edouard, c'est inutile. Elle veut qu'on lui fiche la paix.

DOCTEUR VILLEMONT. — Bon.

ÉLIANE. — Elle n'avait pas bonne mine, c'est certain. Elle qui est si jolie, si fraîche, si gaie, m'a semblé ce soir fébrile, nerveuse, soucieuse. Je vous assure, pour moi qui ne l'avais pas vue depuis quelque temps, elle m'a frappée.

DOCTEUR VILLEMONT. — Il faudra que je l'examine.

Mme DECLUZE. — C'est ça, c'est ça. Demain.

GILBERT. — Par correspondance...

Bernard revient et est un peu surpris de voir tout le monde réuni.

BERNARD. — Excusez-moi...

GILBERT. — Coucou, le revoilà !

BERNARD. — Je te conseille de te taire. C'est toi qui as fait ça, naturellement ?

GILBERT. — Ça quoi ?

BERNARD. — Oui. Ça suffit. *(Aux autres :)* Je suis en panne.

ÉLIANE. — Et vous en avez profité pour remonter nous dire au revoir.

CHRISTIAN. — Il nous avait priés de le faire. En quoi puis-je encore vous être utile, cher monsieur ? Peut-être voulez-vous que je vous prête ma voiture ?

BERNARD. — Non, merci. Je vous demande la permission de téléphoner à mon garage...

Mme DECLUZE. — Il y a des cafés aux environs.

GILBERT. — C'est pour économiser 20 francs !

BERNARD. — Les cafés sont fermés. Quant à toi...

Il s'avance, menaçant, vers Gilbert.

CHRISTIAN. — Hé là ! Hé là !

BERNARD. — Oui, vous avez raison, j'ai tort de m'emporter avec cet irresponsable. *(Il va au téléphone. Aux autres :)* Vous permettez ?

BATTANDIER. — Bien sûr.

ÉLIANE. — Vous ne trouvez pas que l'atmosphère est légèrement tendue ?

BATTANDIER. — Non.

BERNARD, *au téléphone.* — « Allô !... le garage ? Ici, M. Chantaume. Pouvez-vous envoyer la dépanneuse chercher ma voiture... Ou, mieux que ça, avez-vous deux pneus et deux chambres à air ? Figurez-vous qu'un imbécile a crevé mes pneus arrière... *(Tous les regards se tournent vers Gilbert, lourds de reproches.)* Bon. Amenez-les vite, 17, rue Mesbourian. Merci... A tout de suite. »

Il raccroche.

CHRISTIAN. — Tu as fait ça ?

GILBERT. — Oui.

DOCTEUR VILLEMONT. — Vraiment, tu as de ces plaisanteries...

GILBERT. — Ce n'est pas une plaisanterie : sabotage et vacherie, entourloupette et peau de banane !

DOCTEUR VILLEMONT. — Je me demande si tu as toute ta raison.

CHRISTIAN, *à Bernard.* — Monsieur Chantaume, croyez bien que je suis étranger à cet acte stupide que je désapprouve formellement.

BERNARD. — Je vous crois, monsieur. Ce sont des procédés mesquins et inutiles qui ne réussiront qu'à retarder mon départ d'une heure, tout au plus.

ÉLIANE. — Mais pourquoi a-t-il fait ça ? On ne s'amuse pas à crever des pneus sans motif.

GILBERT. — J'ai mes raisons.

Un silence général.

ÉLIANE. — Temps froid.

CHRISTIAN, *brusquement.* — Eh bien, monsieur Chantaume, nous ne vous retenons pas puisque vous êtes pressé. Je vous souhaite d'être vite dépanné.

BERNARD. — Merci.

Il salue Mme Decluze, baise la main d'Eliane, serre la main du docteur Villemont et de Battandier ; machinalement, il va serrer la main de Christian et se reprend à temps et sort.

BATTANDIER. — Il est furieux.

DOCTEUR VILLEMONT. — On le serait à moins. Il rate son affaire, cet idiot lui crève ses pneus...

ÉLIANE. — On ne m'ôtera pas de l'idée que Gilbert est intéressé de tout près à cette histoire d'enlèvement.

DOCTEUR VILLEMONT. — Ce qui me navre, c'est que Martine soit souffrante. Elle doit couver quelque chose et ça m'inquiète. Il y a longtemps qu'elle a des migraines ?

Mme DECLUZE. — Quelques jours.

DOCTEUR VILLEMONT. — Il faudra que je l'examine.

ÉLIANE. — Si j'allais bavarder un peu avec elle ?

GILBERT. — Non, non, elle couve... heu... elle dort.

Mme DECLUZE. — Oui. Ne la réveillez pas.

La porte s'ouvre et Martine paraît, son chapeau sur la tête, manteau de voyage et valise à la main. En voyant tout le monde, elle a un sursaut.

MARTINE. — Oh !

TOUS LES AUTRES, *sauf Christian.* — Oh !

Après une courte hésitation, Martine entre dans sa chambre précipitamment.

DOCTEUR VILLEMONT. — Par exemple !

GILBERT. — Elle est somnambule !

ÉLIANE. — Où allait-elle ?

BATTANDIER. — C'est extrêmement curieux.

Mme DECLUZE. — Je ne comprends pas.

CHRISTIAN, *qui a gardé son sang-froid.* — Vous m'excusez, je vais aux nouvelles.

Il entre dans la chambre. Un moment de gêne.

GILBERT. — Vous ai-je raconté l'histoire de l'équilibriste ?...

DOCTEUR VILLEMONT. — On s'en moque.

ÉLIANE. — Nous préférons l'histoire de la dame qui part en voyage...

DOCTEUR VILLEMONT, *à Mme Decluze.* — Il se passe quelque chose ici...

Mme DECLUZE. — Mais non, mais non. En voilà des idées !

DOCTEUR VILLEMONT. — Gilbert, tu es un confident de Martine, tu dois savoir ce qui se passe.

GILBERT. — Moi ? Rien du tout. Je suis comme tout le monde : surpris et étonné. Ahuri et stupéfait.

ÉLIANE. — En tout cas, moi j'ai compris.

Mme DECLUZE. — Au lieu de potiner, chère amie.

vous feriez mieux d'attendre que Christian vienne nous expliquer.

GILBERT. — Ah ! celle-là !

ÉLIANE. — Tout est étrange dans cette soirée.

GILBERT. — Vous avez raison : premièrement, votre présence.

BATTANDIER, *choqué.* — Oh !

ÉLIANE. — Il a raison : ma présence. J'étais en froid avec Martine, son mari m'amène impromptu à dîner. Et d'un. Chantaume veut parler à Villemont, Martine insiste même pour cette entrevue. Et de deux. Gilbert crève les pneus de la voiture de Chantaume. Trois. Mais Chantaume, tenant à partir, dépanne rapidement sa voiture. Et Martine, qu'on croit au lit, apparaît subitement, une valise à la main. Quatre. Ça ne vous crève pas les yeux ?

GILBERT. — Elle brode un roman policier.

A ce moment Bernard reparaît.

BERNARD. — C'est encore moi.

ÉLIANE. — Et Chantaume revient. Cinq. Si vous ne trouvez pas ça étrange, monsieur Battandier, c'est qu'il doit se passer de drôles de choses à Lyon.

BERNARD. — Je m'excuse...

ÉLIANE. — Vous venez prendre des nouvelles de Mme Villemont, je parie ?

BERNARD. — Heu... oui, justement.

ÉLIANE, *triomphante.* — Ah ! qu'est-ce que je disais !

GILBERT, *à Bernard.* — La voiture est réparée ? Les pneus sont bien gonflés ?

BERNARD, *à Éliane et à Battandier.* — Vous permettez que je dise un mot à Gilbert en particulier ?

ÉLIANE. — Vous pouvez parler devant moi, ça ne me gêne pas.

BERNARD, *il a entraîné Gilbert dans un coin.* — On séquestre Martine. J'ai compris. Son mari bluffait tout à l'heure, mais je ne marche pas. Va lui dire que j'attends sa femme et que je ne quitterai pas la maison sans elle.

GILBERT. — Fais ta commission toi-même.

BERNARD. — Soit.

Il va à la chambre et frappe.

VOIX DE Mme DECLUZE. — N'entrez pas.

Elle paraît bientôt, entr'ouvrant la porte.

Mme DECLUZE. — Ah ! c'est vous, monsieur Chantaume. Vous voilà revenu ?

BERNARD. — Je ne fais que monter et descendre.

Mme DECLUZE, *qui a attiré Bernard près d'elle par un signe.* — Monsieur Chantaume, êtes-vous homme d'honneur ? Pouvez-vous me jurer quelque chose ? Avez-vous été l'amant de Martine ?

BERNARD. — Non, je le jure.

Mme DECLUZE. — Pas même une petite fois ?

BERNARD. — Absolument.

Mme DECLUZE. — Tant mieux.

BERNARD. — Mais...

Mme DECLUZE. — Merci.

Elle lui ferme aussitôt la porte de la chambre au nez, laissant Bernard perplexe.

BERNARD. — Dis donc, Gilbert... *(Aux autres :)* Vous m'excusez ? *(Il attire Gilbert dans un coin et, bas :)* Pourquoi la mère de Martine m'a-t-elle fait jurer que je n'ai jamais été son amant ?

GILBERT. — Est-ce que je sais ?

BERNARD. — Bizarre.

Un petit temps. Le docteur Villemont entre, l'air réjoui.

BATTANDIER. — Alors, cher monsieur, comment va la malade ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Le mieux du monde, elle n'est pas malade du tout.

BERNARD. — Je l'avais toujours dit.

ÉLIANE. — Moi aussi.

DOCTEUR VILLEMONT. — Tiens, vous êtes remonté, monsieur Chantaume. Vous allez donc savoir la nouvelle.

BERNARD. — Quelle nouvelle ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Je vais être grand-père.

BERNARD et GILBERT. — Quoi ? Hein ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Martine attend un bébé.

ÉLIANE. — Non ?...

GILBERT. — Oh ! marrant !

Gilbert est soudain pris d'un éclat de rire irrésistible, alors que Bernard est furieux.

BERNARD. — Ce n'est pas possible ! C'est incroyable !

DOCTEUR VILLEMONT. — Dites donc, je connais mon métier.

BATTANDIER. — Voilà une heureuse nouvelle ! M. et Mme Villemont doivent être fous de joie.

Mme Decluze entre, radieuse.

Mme DECLUZE. — Édouard, je n'osais plus l'espérer ! C'est trop beau. Et tellement inattendu !

Gilbert est venu près de Bernard.

GILBERT. — Que penses-tu de ça ?

BERNARD. — Je n'en crois pas un mot.

BATTANDIER. — J'espère que nous pourrons féliciter les heureux époux...

DOCTEUR VILLEMONT. — Bien sûr, bien sûr... Laissons-les revenir de leur surprise.

Mme DECLUZE. — Monsieur Chantaume, vous participez, je pense, à la joie générale ?

BERNARD. — Non, madame.

BATTANDIER. — Vous êtes contre les enfants ?

BERNARD. — Contre celui-là, oui. D'ailleurs je n'y crois pas.

BATTANDIER, *au docteur Villemont.* — C'est un drôle de type, ce Chantaume !

ÉLIANE. — Martine vous a-t-elle expliqué pourquoi elle partait en voyage ?

DOCTEUR VILLEMONT. — Non. C'est d'ailleurs très curieux, elle veut toujours partir. C'est un cas d'instabilité, de fébrilité extrêmement rare.

ÉLIANE. — Mais où veut-elle aller ?

Mme DECLUZE. — En Italie.

BATTANDIER. — Envie de femme enceinte, probablement.

BERNARD. — Non, monsieur Battandier. Mme Villemont a toute sa raison, elle a simplement soif de délivrance...

DOCTEUR VILLEMONT. — C'est un peu tôt... Il lui faut attendre encore sept mois...

BERNARD. — Je m'entends.

Il est interrompu par des éclats de voix venant de la chambre.

ÉLIANE. — Mais ils se disputent !

DOCTEUR VILLEMONT. — Moi qui les croyais dans les bras l'un de l'autre !

On écoute. Il y a le bruit d'une gifle.

TOUS. — Oh !

Un silence. Christian entre, souriant.

DOCTEUR VILLEMONT. — Que se passe-t-il ?

CHRISTIAN. — Rien. C'est fini.

GILBERT. — Nous avons entendu comme le bruit d'une gifle...

CHRISTIAN. — C'est exact.

DOCTEUR VILLEMONT. — Toi... tu as frappé ta femme... aujourd'hui... en ce moment ?

CHRISTIAN. — Oui.

TOUS, *sauf M^me^ Decluze.* — Oh !

M^me^ DECLUZE. — Mon gendre est épatant.

DOCTEUR VILLEMONT. — Mon fils n'a jamais le réflexe qu'on attend !

BERNARD. — Monsieur !

CHRISTIAN. — Tiens, monsieur Chantaume, vous n'êtes donc pas parti ?

BERNARD. — Non. Et j'ai à vous parler.

CHRISTIAN. — Encore ?... Au fait, moi aussi j'ai quelque chose à vous dire.

ÉLIANE. — On va encore nous prier de passer à côté.

BATTANDIER. — Je crois qu'il est préférable de se retirer. *(A Christian :)* N'oubliez pas que nous partons demain au train de 9 h. 10.

CHRISTIAN. — Je m'excuse encore, monsieur Battandier.

BATTANDIER. — Il n'y a pas de quoi... Présentez mes devoirs à M^me^ Villemont. Madame ! Messieurs.

CHRISTIAN. — Je vous accompagne.

BATTANDIER. — Ce n'est pas la peine.

Il est sorti, mais Eliane le suit.

ÉLIANE. — Je descends avec vous, cher monsieur Battandier.

M^me^ DECLUZE. — Moi aussi. Au revoir, mon cher Christian.

GILBERT. — C'est ça. Sortie discrète.

DOCTEUR VILLEMONT. — Et encore bravo !

Ils sont sortis.

BERNARD. — Monsieur, je ne crois pas une minute à cette grossesse miraculeuse.

CHRISTIAN. — Comment, miraculeuse ? Me croyez-vous impuissant ? Ménagez vos expressions, je vous prie.

BERNARD. — Je veux dire : providentielle. En tout cas, cela ne change rien à mes sentiments.

CHRISTIAN. — Peut-être, mais cela change ma décision.

BERNARD. — Vous aimez votre femme subitement ?

CHRISTIAN. — Je n'ai jamais cessé, cher monsieur. Vous venez d'en apprendre le résultat.

BERNARD. — Oh ! je vous en prie... ayez un peu de tact.

CHRISTIAN, *souriant.* — C'est amusant. Je vous fais remarquer que Martine est ma femme.

BERNARD. — Plus pour longtemps.

CHRISTIAN. — Ça m'étonnerait.

BERNARD. — Vous ne comptez pas subitement la retenir de force ?

CHRISTIAN. — Elle, non. Mais mon enfant. Et comme je ne peux pas le retenir sans elle, repassez dans sept mois, cher monsieur.

BERNARD. — D'ailleurs, rien ne me prouve que vous dites la vérité. Vous avez demandé à votre père de faire cette constatation.

CHRISTIAN. — Nommez un expert, monsieur, qui examinera Martine.

BERNARD. — Tout cela est ridicule.

CHRISTIAN. — Je ne le vous fais pas dire. Et je me demande ce que vous faites encore ici.

BERNARD. — Je veux voir Martine.

CHRISTIAN. — Soit. *(Il va à la porte et appelle :)* Martine ! M. Chantaume a quelques questions à te poser.

Martine paraît bientôt, très gênée.

BERNARD. — Martine, c'est vrai ce qu'il a dit ?

MARTINE. — Mon beau-père est formel.

BERNARD. — Mais ça ne change rien à votre résolution, n'est-ce pas ?

MARTINE. — Je ne sais plus que dire... que penser.

BERNARD. — Comment avez-vous pu faire ça ?...

CHRISTIAN. — Je pense qu'à votre âge vous savez comment se font les enfants ?

BERNARD. — Oh ! je vous en prie... Et puis, qui vous dit qu'il n'est pas de moi ?

MARTINE, *dans un cri.* — Ce n'est pas vrai, Christian ! *(A Bernard :)* Oh ! Bernard, c'est mal. Vous savez bien que vous mentez !

BERNARD. — Je vous demande pardon... mais je suis jaloux, révolté... Depuis que je vous connais je n'ai pas pu penser à une autre, je vous ai été fidèle, moi.

CHRISTIAN. — Martine, dis-lui que tu l'as trompé avec moi.

MARTINE. — Oh ! que cette situation est gênante !... *(Désignant Christian :)* Et il le sait, il en profite. Nous sommes ridicules l'un et l'autre. C'est lui, le mari, qui a le beau rôle, qui s'amuse, regardez-le. Il n'a l'air de rien, mais il sourit intérieurement.

BERNARD. — Mais ne parlez donc pas de lui, pensez à moi. Vous m'aimez, Martine, tout à l'heure encore vous vouliez partir avec moi.

MARTINE. — Oui... oui...

BERNARD. — Eh bien, il ne s'est rien passé depuis tout à l'heure... je suis toujours le même.

MARTINE. — Évidemment, mais... Ah ! nous aurions dû filer comme je le voulais... Au lieu de ça, nous avons été toute cette soirée dans une situation de vaudeville... Un enlèvement, ça doit être réussi... Ah ! pourquoi ne sommes-nous pas partis cet après-midi...

CHRISTIAN. — Tu serais revenue...

MARTINE. — Oh ! toi, avec ton assurance. C'est pour ça que j'ai voulu partir, c'est pour ça que Bernard m'a plu... il n'était jamais sûr de moi, lui...

BERNARD, *éclatant.* — J'avais raison ! Vous ne m'avez jamais aimé.

CHRISTIAN. — Tu l'entends ? Il est de mon avis.

BERNARD. — Je n'ai été pour vous qu'un agréable passe-temps, un tendre amusement, mais vous ne

m'avez jamais aimé. Cet enlèvement, cette fuite, ce n'était que de la littérature... une façon de rendre votre mari jaloux, une manière de secouer la cage, mais vous n'aviez aucune envie d'en sortir.

CHRISTIAN. — Ecoute-le, Martine, il parle d'or !

BERNARD. — Osez dire que ce n'est pas vrai. Osez dire que vous avez cessé d'être la femme de votre mari !

MARTINE. — Je trouve cette scène grotesque. Au fond, vous avez toujours été jaloux de Christian.

BERNARD. — Et vous, vous n'avez jamais cessé de lui appartenir.

CHRISTIAN. — Vraiment, vraiment, je suis confus et un peu gêné.

MARTINE. — Oh ! toi, je t'en prie. Tu te régales ; au fond, tu es ravi. Ah ! tu aurais pourtant mérité que je parte ! Ah ! oui.

BERNARD. — Il suffit, Martine ! Si vous partez maintenant, ce sera avec un autre. Je renonce à un jeu où j'ai été une dupe. Dans ce trio je n'ai été que le mari, et l'amant c'était lui !

CHRISTIAN. — Merci beaucoup.

MARTINE. — Bernard, je vous demande pardon...

CHRISTIAN. — Il ne faut pas lui en vouloir, Martine s'imagine avoir de la décision, de la volonté, un grand désir d'indépendance, mais ce qui l'attache à moi plus qu'elle ne l'imagine, c'est que j'ai toujours su pour elle ce qu'il fallait faire.

MARTINE. — Tu ne vas pas me dire que cet enfant tu l'as fait exprès.

CHRISTIAN. — J'ai fait de mon mieux. Souviens-toi.

BERNARD. — Ah ! non, pas devant moi.

MARTINE, *sans l'entendre.* — Comment, c'est ce que tu as imaginé pour me garder ?

CHRISTIAN. — Le moyen n'était pas tellement désagréable.

BERNARD, *éclatant.* — Pas devant moi, vous dis-je ! La situation est insupportable.

CHRISTIAN. — Allons, partez gentiment, monsieur Chantaume.

BERNARD. — Adieu, Martine.

MARTINE. — Adieu, Bernard.

Bernard sort.

CHRISTIAN. — Et maintenant, à nous deux. *(Martine et Christian sont restés seuls. Un petit silence. Puis Martine veut retourner dans sa chambre.)* Où vas-tu ?

MARTINE. — Dans ma chambre.

CHRISTIAN. — C'est inutile, tu ne pourras pas t'y enfermer, j'ai la clef sur moi.

MARTINE. — Je vais prendre une valise et m'en aller...

CHRISTIAN. — Chez ta mère ?

MARTINE. — Oh ! non, elle t'appellerait aussitôt. Mais à l'hôtel, n'importe où, loin de toi !

CHRISTIAN. — Reste !

MARTINE. — Non, après ce qui s'est passé, après ta conduite, ce n'est plus possible.

CHRISTIAN. — En voilà assez. La plaisanterie a assez duré. Je me suis amusé ce soir, mais il est temps de parler sérieusement.

MARTINE. — Je n'ai rien à te dire.

CHRISTIAN. — En effet, mais tu as à m'écouter. C'est fini de rire, ma petite. Le concert, les thés, toute cette vie de flânerie et de désœuvrement sont à ranger dans tes souvenirs. Je t'ai déjà trouvé une occupation pour dans sept mois, mais auparavant je saurai te distraire. Puisque tes valises sont faites, nous allons en profiter. Tu pars demain avec moi !

MARTINE. — Où ?

CHRISTIAN. — A Monaco. Je comptais emmener ma secrétaire, tu la remplaceras. Ah ! Madame s'ennuie. Tu vas travailler, ma mignonne. Ah ! Madame se plaint de mon silence ! Tu ne me quitteras dorénavant plus d'une semelle. Au bureau avec moi toute la journée et chambre à part la nuit.

MARTINE. — Hein ?

CHRISTIAN. — Parfaitement, puisque tu te plaignais du contraire.

MARTINE. — Tu ne vas pas faire ça ?

CHRISTIAN. — Nous allons commencer ce soir même. Toi dans ta chambre, moi dans le salon. Ah ! mais... !

MARTINE. — Ah ! tu le prends comme ça ! Moi qui étais prête à te demander pardon !

CHRISTIAN. — Je n'ai rien à te pardonner. Je prends tout sur moi, comme d'habitude, et je n'ai pas peur des responsabilités. C'est la part du mari. Mais si j'ai été trop tolérant avec ma jeune femme, je vais être impitoyable pour la mère de mes enfants.

MARTINE. — Tes enfants ?

CHRISTIAN. — Tu ne t'imagines pas que je vais me contenter d'un seul !

MARTINE. — Voilà ce que tu as trouvé pour me retenir ? Ne compte pas sur moi.

CHRISTIAN, *sans l'écouter.* — Et je veux que mes enfants soient fiers de leur mère comme je suis fier de ma femme.

MARTINE. — Tu es fier de moi, toi ?

CHRISTIAN. — Oui, imagine-toi ! Malgré ta conduite de ces temps derniers. Cela prouve que tu es une petite bonne femme qui a l'esprit de révolte et qui ne se résigne pas au rôle de mannequin et de poupée de luxe. Tu m'as rappelé à temps que j'avais tort de te gâter. Aussi, à partir d'aujourd'hui, plus de cadeaux, moins de robes, et le premier troubadour que je vois rôder autour de toi, je lui casse la gueule, compris ?

MARTINE. — Mais... mais, tu ne m'as jamais parlé comme ça.

CHRISTIAN. — Il faudra t'y faire, ma petite. Et marcher droit. La gifle de tout à l'heure n'est qu'un avant-goût des fessées que tu recevras si tu le mérites.

MARTINE, *avec un sourire extasié.* — Comme tu sais bien parler d'amour quand tu veux !

CHRISTIAN. — Et maintenant, ouste ! au lit.

MARTINE. — Tu veux vraiment coucher dans ton bureau ?

CHRISTIAN. — Pas ce soir. On ne sait jamais. Si mon père s'était trompé ?

Il l'emporte dans ses bras, consentante et ravie.

RIDEAU

Gilbert. Christian.

Bernard. Christian.

6 CHRISTIAN. — *M. Battandier a manifesté le désir de connaître Martine. Je ne pouvais pas choisir un meilleur jour que celui-là.* (ACTE II.)

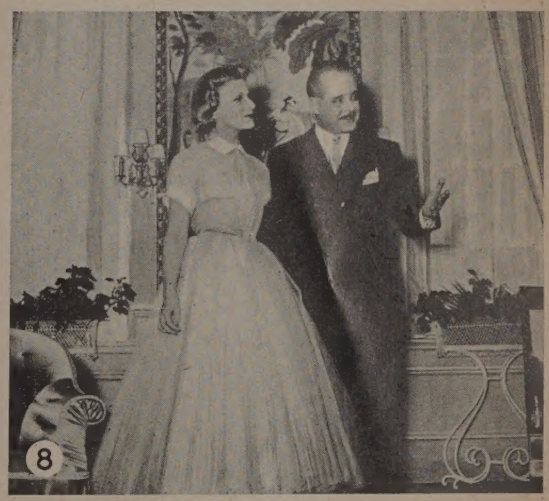
7 CHRISTIAN. — *... J'ai cependant peur que ce pommard ne soit abîmé... Regardez ce bouchon... Qu'en pensez-vous?* BERNARD. — *Mon Dieu...* (ACTE III.)

8 CHRISTIAN. — *Ma femme...* (ACTE III.)

9 MARTINE. — *Ta présence ici ce soir — un peu inattendue, je l'avoue — n'a aucune influence sur mon humeur.*
ÉLIANE. — *Tant mieux. Ton mari a eu une idée merveilleuse de m'amener...* (ACTE III.)

10 CHRISTIAN. — *Je m'excuse de ce dîner manqué.* BATTANDIER. — *Le malaise de Mme Villemont a été fâcheux. Heureusement — en un sens — il s'est produit après le soufflé.* (ACTE III.)

Photographies Lipnitzki.



Martine. Christian.

Martine. Gilbert. Eliane.

Battandier. Christian.

LA MARIÉE EST TROP BELLE

DEVANT LA CRITIQUE

LA PROGRESSION COMIQUE

TRÈS amusante, la nouvelle comédie de M. Michel Duran. Voilà déjà une qualité. Plus elle avance et plus elle est drôle. Ce sens de la progression comique est assez rare. Enfin, à tous les points de vue, le deuxième acte est meilleur que le premier, et le troisième et dernier est le meilleur des trois. Je conseille aux apprentis dramaturges de s'inspirer de cette méthode de progression que Michel Duran vient de mettre brillamment en œuvre en écrivant *La Mariée est trop belle*... Méthode parfaite, elle est aussi un gage certain de succès.

Maintenant, dira-t-on, il y a plusieurs façons de rire et de s'amuser au théâtre. Autrefois, et peut-être naguère encore, les critiques appelaient dédaigneusement vaudevilles les pièces comiques où étaient exprimés des sentiments faux ou outranciers. Dès que la vérité humaine se montrait, on disait que c'était de la comédie. Tout ce qu'il y avait de bien dans une mauvaise pièce drôle relevait de la comédie. On écrivait : « M. X... vient de faire jouer un vaudeville qui comporte, cependant, quelques scènes de comédie. » Aujourd'hui, notre optique a un peu changé. Nous ne dédaignons plus le vaudeville, le vrai. Et Jean-Louis Barrault joue Feydeau à Marigny comme Claudel ou comme un classique. Nous reconnaissons que les bons vaudevilles ont leur vérité. Et nous savons bien qu'il y a de mauvaises comédies qui n'empruntent rien au vaudeville et seulement de fausses apparences à la vérité, mais qui font rire.

La Mariée est trop belle... n'est certes pas de celles-là. La pièce est admirablement faite. Les scènes s'articulent bien. Le dialogue est soigné. Il y a d'excellentes répliques. Les mots ne sont jamais vulgaires et quelques-uns pourraient aller assez loin. Les sentiments exprimés paraissent vrais...

FRANÇOIS DE ROUX,
dans *Le Figaro Littéraire*.

TOUT EST SAUVÉ

CHRISTIAN VILLEMONT, qui dirige une grande maison de soieries, est un quinquagénaire charmant, mais fort affairé. Martine, sa femme, plus jeune que lui, a été séduite par la force tranquille qui se dégage de toute sa personne. Cependant, peu à peu, Martine a déchanté. Elle estime que Christian s'occupe trop de son travail et pas assez d'elle. Ce qui est injuste. Christian est sans doute très absorbé par ses affaires, mais c'est un homme plein de prévenances, qui couvre sa femme de cadeaux et qui est, par surcroît, un amant prestigieux. Mais tout cela ne suffit pas à l'exigeante Martine, qui voudrait être la confidente, la collaboratrice de son mari. Bref, elle s'ennuie et trouve en somme que la mariée est trop belle...

Là-dessus arrive l'inévitable Bernard Chantaume, un oisif séduisant, qui lui au moins a le temps de s'occuper des femmes. Martine reçoit le coup de foudre et décide de s'enfuir avec lui. Le complaisant, l'aveugle Christian va-t-il laisser échapper sa femme ? Non. Le destin veille pour lui. Le jour où Martine a décidé de partir, elle éprouve un malaise soudain : Martine est enceinte. Elle reste donc et, sous le coup de l'émotion, Christian se réveille brusquement. Ah ! sa femme s'ennuie, se dit délaissée ? Bon, désormais elle sera sa secrétaire, travaillera douze heures par jour, ne le quittera jamais... et regrettera peut-être un jour d'avoir trouvé que la mariée était trop belle !

Heureusement, l'auteur est un habile homme : il sait créer des situations comiques, faire jaillir, de-ci, de-là, un mot plaisant, une réplique cocasse. Le rire enfin éclate. Nous nous détendons et participons au jeu. Le troisième acte, le meilleur, monte, s'épanouit. Nous nous amusons. Tout est sauvé !

ANDRÉ RANSAN, dans *Ce Matin*.

INCONTESTABLE !...

J'AI ri, me voilà désarmé ! Il vaut mieux qu'une pièce commence mal et finisse bien. La plupart du temps, hélas ! c'est le contraire qui se produit : des premiers actes éblouissants, nous en connaissons des masses ; mais après ? L'auteur est resté en panne, l'ouvrage aussi.

Ici, au contraire, le démarrage se révèle pénible. Le premier acte n'en finit pas. Il semble qu'on y répète tout le temps la même chose, que la donnée ne se transforme guère. Notez qu'au fond, si l'on cherchait bien, on s'apercevrait que l'action ne progresse pas tellement dans les actes suivants ; oui... mais voilà : la différence est qu'au début l'auteur n'arrivait pas à nous faire rire, tandis que, par la suite, même si nous avions voulu nous empêcher de rire (ce qui n'a jamais été dans nos intentions), nous n'y serions pas arrivés ! Cela est un fait.

Incontestable.

J.-J. GAUTIER, dans *Le Figaro*.

UN ROLE DIFFICILE

LA pièce est bien jouée. Le cinéma a donné à M. André Luguet un naturel proche de la perfection. Il a un rôle curieux — celui du mari — en ce sens que ce n'est pas ce qu'il dit qui compte, mais ce qu'il fait. C'est en quoi *La Mariée* rappelle *Jean de la Lune*.

Aucune évidence n'ébranle la foi de Christian en sa femme. Elle prépare ses valises, mais il ne doute pas qu'elle reste. Elle lui dit qu'elle aime un autre homme, Christian n'en demeure pas moins plein de confiance. C'est la méthode Coué, qui, une fois de plus, fait ses preuves au théâtre.

M. André Luguet a compris que ses silences sont le centre psychologique de la pièce, que c'est dans cette « masse de calme et tranquille réserve » que se forge l'action, que s'il disait un mot de trop avant les toutes dernières scènes, *La Mariée* fondrait ; aussi s'applique-t-il à demeurer muet sur l'essentiel, à ne rien comprendre de ce qui se passe autour de lui et qui éblouit jusqu'à la bonne. De sorte que ce rôle m'a paru rappeler étrangement les trois petits singes des cendriers 1900, dont l'un se ferme les yeux, l'autre les oreilles et le troisième la bouche, et qui sont, nous dit-on, le symbole du bonheur.

C'est de cette manière que Christian est heureux. On voit que ce n'est pas facile à jouer...

MARC BERNARD,
dans *Les Nouvelles Littéraires*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.